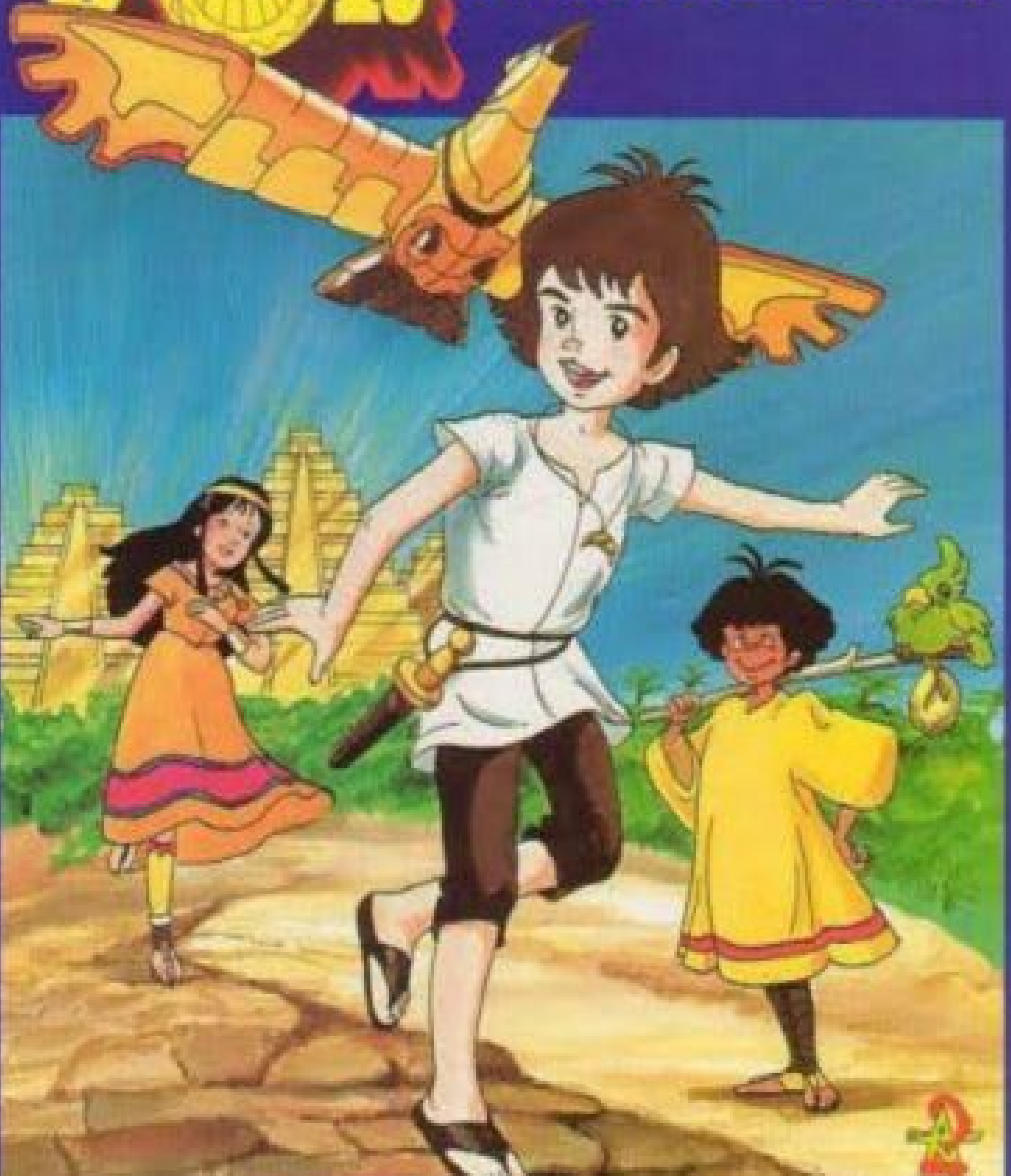
LES MYSTERIEUSES CITES D'OR

LE SECRET D'ESTEBAN



LES MYSTERIEUSES CITES D'OR

LE SECRET D'ESTEBAN

Illustrations de Anne Leduc-Dardill

FRANCE LOISIRS
123, boulevard de Grenelle, Paris

Imaginez une ville aux maisons blanches, aux toits de tuiles. Une ville où serpentent des ruelles éclairées par des lanternes. Et, au-dessus de tout cela, le clocher d'une cathédrale d'où l'on découvre le port, la mer, les voiles carrées des galions. Cette ville, c'est Barcelone. Ces galions, ce sont ceux de la flotte espagnole, celle qui navigue jusqu'au-delà de la mer, vers le Nouveau Monde, l'Amérique des Incas et des Andes. Cette histoire suffirait déjà à imaginer plus d'une aventure. Mais dans cette ville vit aussi un petit garçon du nom d'Esteban.

A Barcelone, chacun sait qu'Esteban est le fils adoptif du père Rodriguez, qu'il habite avec lui au couvent de la cathédrale. Tout le monde l'a vu courir dans les ruelles, en robe de bure, comme un petit moine. Et personne n'ignore que sur un sourire d'Esteban le soleil apparaît

entre les nuages. On dit de lui qu'il est le fils du soleil. Mais Esteban se moque bien de tout cela. On peut raconter tout ce que l'on veut, lui il dévale les ruelles, s'assied dans le coin des tavernes et écoute en rêvant le récit des marins.

Or, un matin gris et pluvieux, juché sur un tonneau, il aperçoit dans une taverne deux matelots, un grand maigre et un petit gros.

— Ecoutez, vous tous ! s'écrie le grand maigre. Sancho et moi, nous avons une grande nouvelle à vous annoncer. Nous embarquons demain à bord de l'*Esperanza* et nous partons à la découverte d'une ville d'or.

— Oui, oui, Pe-pe-dro di-i-dit la vé-vé-rité, fait le petit gros en secouant son bonnet. Une vi-ville fa-fabuleuse. Toute en or.

De l'or ! A ce mot, les autres marins relèvent la tête et en oublient de boire.

— Une ville en or ! Des maisons, des rues en or ! s'exclament-ils.

— Oui, oui, font en chœur Pedro et Sancho. Et...

Mais à ce moment, la porte de la taverne s'ouvre et Esteban se cache derrière un tonneau, retient son souffle. Tant pis pour la suite de l'histoire ! En effet, quand don Rigorista, le maire de la ville, apparaît quelque part, les ennuis commencent toujours pour Esteban. D'ailleurs, le voilà entre ses deux gardes, avec sa belle barbe grise sur son manteau bleu, qui demande :

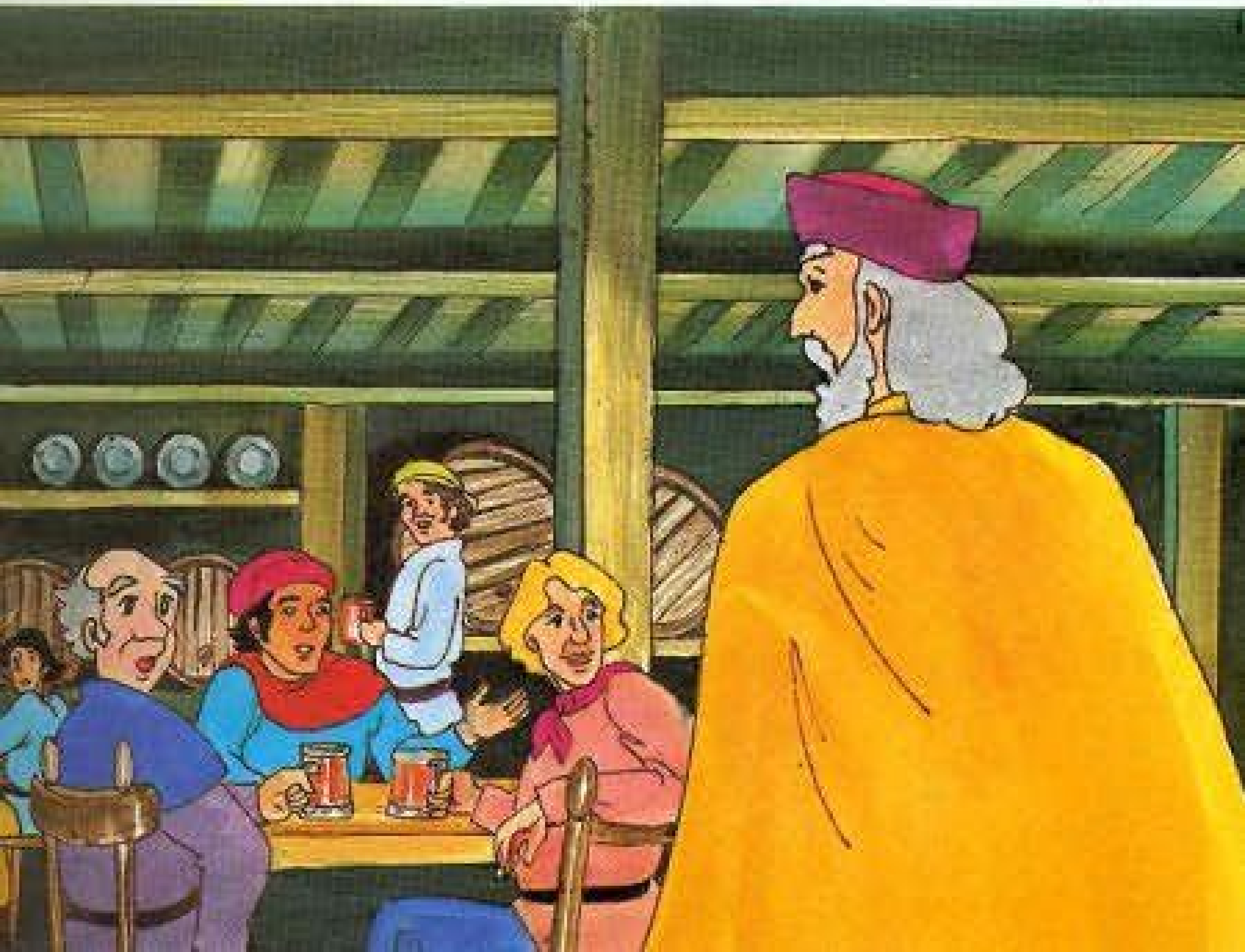
— L'un d'entre vous a-t-il vu Esteban ?

Les marins secouent la tête.

— Esteban ? Non, nous ne l'avons pas vu.

Don Rigorista soupire.

— Ah, quel ennui ! Je le cherche partout. La flotte part demain. Il y aura une fête à laquelle assistera la reine. S'il continue à pleuvoir, tout sera gâché. Il faut



absolument trouver Esteban, lui seul peut faire cesser la pluie. Mes amis, je donnerai une pièce d'or à celui qui m'amènera Esteban.

Une pièce d'or ! Ce mot a décidément un effet magique sur les marins de Barcelone. En un instant les voilà debout, se ruant au-dehors et appelant :

— Esteban, Esteban !

« Sauvé ! » pense Esteban.

Mais, à peine a-t-il commencé à glisser le nez de derrière son tonneau qu'un éclat de rire retentit dans la taverne qu'il croyait déserte...

— Tu peux sortir de ta cachette ! lui lance une voix d'homme.

Esteban obéit et découvre un inconnu drapé dans une longue cape.

— Vous allez me livrer à don Rigorista ? demande-t-il d'une petite voix.

De nouveau, l'inconnu éclate de rire.

— Te livrer ! Pour une pièce d'or ! Certainement pas !

Rassuré, Esteban détaille davantage son interlocuteur. Il est grand. Son visage est marqué par le vent et le soleil.

« Sûrement un marin ! se dit Esteban. Il doit avoir entendu parler de ces cités d'or. »

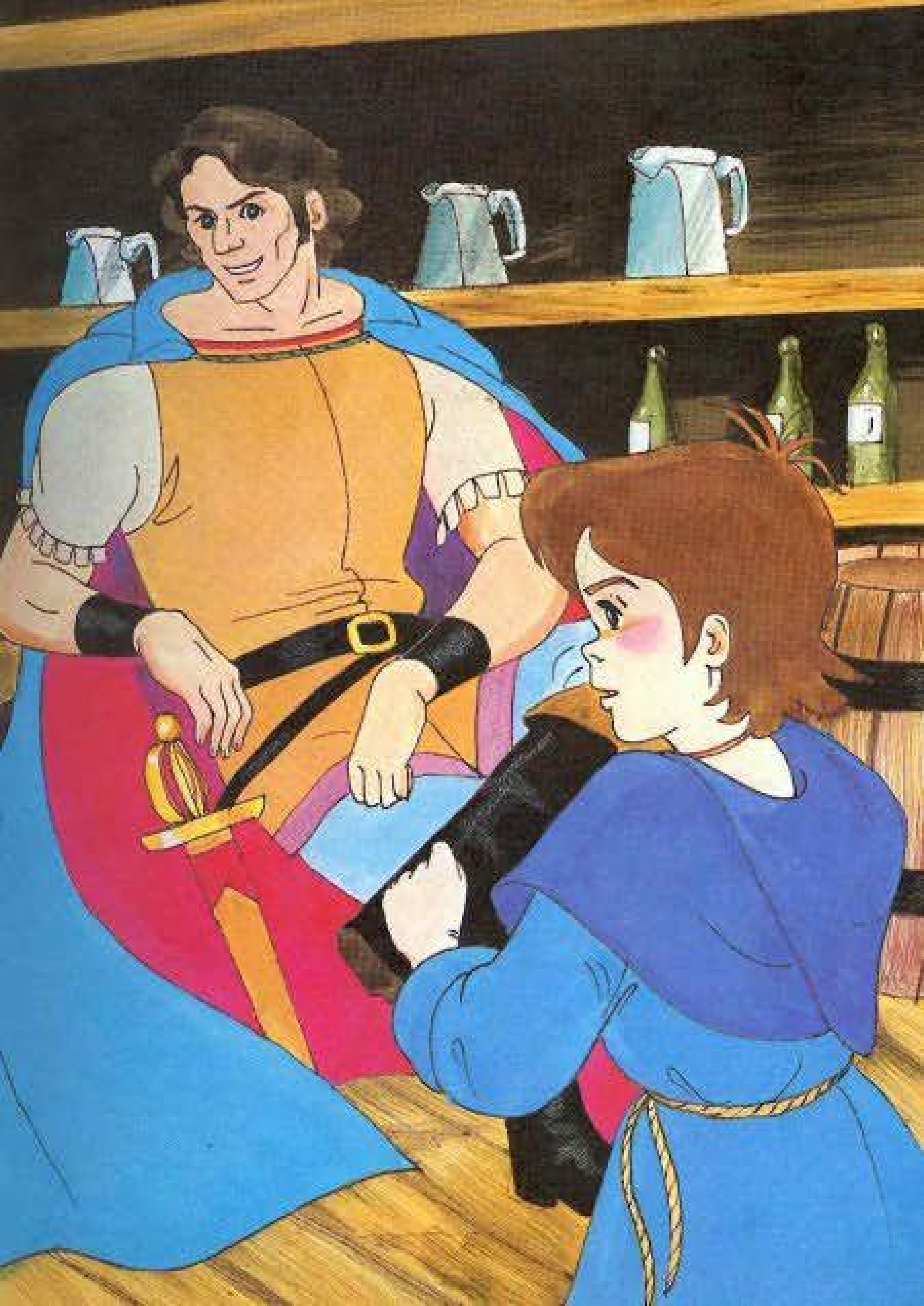
Et, à haute voix, il l'interroge :

— Ces cités d'or, vous croyez qu'elles existent ?

— Oui, elles existent vraiment. Mais personne n'a jamais trouvé le chemin qui y conduit. Si seulement...

— Si seulement ? répète Esteban.

L'inconnu n'entend pas la question d'Esteban, il fixe quelque chose qui brille sur la robe de bure d'Esteban.



C'est un médaillon en or, un croissant de lune que le petit garçon a toujours porté. Le marin tend la main pour l'examiner de plus près.

— Qu'est-ce que tu as là ? murmure-t-il.

— Rien… rien ! répond précipitamment Esteban.

Et, aussitôt, il s'enfuit. Il n'aime pas que l'on touche à ce médaillon. Il n'aime pas qu'on l'appelle le fils du soleil, comme si tout cela cachait un secret trop lourd pour lui.

« Il n'y a qu'à la cathédrale, près du père Rodriguez, que je serai tranquille », pense-t-il tout en courant dans les ruelles.

Hélas, comment un petit garçon pourrait-il échapper à toute une ville qui le cherche ? Soudain, un cri retentit derrière lui :

— Il est là ! Je le vois !

Bientôt, ce sont vingt hommes qui surgissent et le poursuivent. Esteban a beau s'enfoncer dans les rues les plus sombres, changer brusquement de direction, il ne parvient pas à les semer. Leur nombre grandit sans cesse. Ils sont cent, mille. Sans écouter ses cris, sans faire attention à ses bras et à ses jambes qu'il lance dans tous les sens, ils lui font revêtir une aube blanche, le coiffent d'un chapeau jaune et pointu. Et voilà Esteban porté dans toute la ville en grande procession...

A son balcon, la reine et ses dames d'honneur font la révérence sur son passage. Esteban devrait être fier d'être traité comme un roi, mais il boude sous son chapeau jaune. Pourtant, quand, à côté de la reine, il aperçoit une petite Indienne, il se déride un instant.

« Je me demande ce qu'ils l'obligent à faire, elle ? » se dit Esteban.

Ils ce sont bien entendu tous ces adultes qui ont parfois des idées bizarres... comme celle de vous hisser tout en haut d'un mât, sous l'orage, la foudre qui menace. Esteban a beau crier :

— Faites-moi descendre ! Je veux descendre !

Ils ne l'écoutent pas. Ils le supplient :

— Esteban, fais venir le soleil ! Sois gentil, demande au soleil de briller !

Esteban est furieux.

— Non, le soleil ne brillera pas ! Je ne veux pas qu'il brille. Je veux de la pluie. Des torrents et des torrents de pluie !

Cela leur apprendra à s'emparer de lui, à le hisser en haut de ce mât, si haut, si haut... Oh ! si haut qu'Esteban se cramponne tandis que la foule, la terre, le port tournent sous lui comme un manège emballé !

— Faites-moi descendre ! Je vais tomber ! hurle Esteban.

Mais personne ne l'écoute. Tout le monde regarde le ciel. La pluie a cessé. L'orage s'est éloigné et, entre les nuages gris, le soleil apparaît.

— Ah ! fait la foule émerveillée.

Pourtant, quelqu'un a eu pitié de lui.

— Vite, ramenez-le à terre ! ordonne-t-il.

Du haut de son mât, Esteban aperçoit la robe brune de l'un des moines de la cathédrale. C'est sûrement le père Rodriguez qui l'envoie. Malheureusement, le moine est porteur d'une mauvaise nouvelle.

— Viens Esteban, le père Rodriguez est très malade. Il veut te voir, lui dit-il en le prenant par la main.

Dans sa cellule, le père Rodriguez est couché, très

pâle. Il n'a presque plus de voix et Esteban doit s'agenouiller près de son lit pour l'entendre.

— Esteban, je dois te révéler le secret de ta naissance. Il y a douze ans, le grand Magellan revenait d'un voyage autour du monde. Alors qu'il se trouvait dans le Pacifique, une effroyable tempête se leva. Soudain, les marins aperçurent un navire en perdition. C'était un étrange bateau peint en bleu et en rouge, à la proue ronde et plate. A son bord se tenait un homme. D'une main, il faisait de grands signes. Dans l'autre bras, il portait un bébé. Personne ne voulait se porter à son secours de peur de périr dans la tempête. Pourtant, un homme plus courageux que les autres se jeta dans les vagues. Il réussit à atteindre le navire et à sauver l'enfant. Mais le naufragé disparut dans la tourmente. Cet enfant, Esteban, c'était toi. Tu portais ce médaillon qui ne t'a jamais quitté et tu pleurais. Cependant, quand Magellan a essayé de te consoler, tu as souri. Alors, comme par enchantement, la tempête a cessé et le soleil est revenu...

— Oui, père ! murmure Esteban, attendant la suite de ce récit.

Mais, le père Rodriguez a fermé les yeux et ne parle plus. Un moine prend doucement Esteban par les épaules et l'éloigne du lit, car le père Rodriguez vient de mourir. En comprenant ce qui est arrivé, le petit garçon éclate en sanglots et s'enfuit.

Il court, court et monte jusqu'au clocher de la cathédrale. Qui, dans cette ville, le consolera ? Qui lui rendra le père Rodriguez ?

Soudain, il se retourne. Il y a quelqu'un derrière lui. C'est le marin à la longue cape. Sans qu'Esteban s'en rende compte, il l'a suivi depuis son départ de la taverne. Il a même écouté à la porte de la chambre du père Rodriguez et n'a rien perdu de son récit.

— N'aie pas peur, je m'appelle Mendoza, dit-il à Esteban. Je suis ce marin qui t'a sauvé il y a douze ans. En voici la preuve !

Et sur ces mots, il sort de sa bourse une plaque en or ciselée et ronde comme un soleil.

— C'est l'autre partie du médaillon que tu portes. Je n'avais pas le droit de te le prendre, mais je l'ai fait.

Pour prouver qu'il dit bien la vérité, Mendoza place la plaque ronde sous le croissant de lune, les deux parties s'emboîtent exactement. Esteban tend la main pour reprendre son bien, mais Mendoza, plus rapide que lui, le remet dans sa bourse.

— Ah, non ! Je ne vais pas te le rendre comme ça ! Tu vois, je me suis renseigné. Ce médaillon vient des cités d'or. Je suis sûr que toi et ton père étiez originaires de ces villes fabuleuses. Esteban, le moment est venu pour toi de prendre une grande décision. J'embarque demain à bord de l'*Esperanza*. Si tu veux m'accompagner, retrouver ton père, je t'attendrai ce soir sur le port.

Esteban ouvre de grands yeux, écarte les bras.

— Mais je ne sais pas où se trouvent ces cités d'or ! dit-il.

— Nous les découvrirons ensemble, répond Mendoza.

Découvrir les cités d'or ! Le pays où il est né, où il retrouvera peut-être un père ! Cela ressemble tellement à un rêve qu'Esteban décide d'y croire et, vers minuit, une ombre se glisse hors de la cathédrale. Ce n'est pas celle d'un petit moine, mais d'un jeune garçon vêtu d'un pantalon noir, d'une chemise blanche et d'un gilet rouge. Après quelques pas sur la pointe des pieds, l'ombre

s'élance et Esteban court vers le port où l'attendent Mendoza et le galion qui le conduira vers les cités d'or.

— Ah, tu es venu ! lui dit le marin.

Et, sans perdre un instant, il émet un long sifflement. Aussitôt, une corde est lancée depuis l'*Esperanza*. Mendoza la passe à Esteban.

— Monte, ordonne-t-il.

Sur le pont, Esteban reconnaît les deux matelots de la taverne, le petit gros et le grand maigre.

— Tout le monde dort, annoncent-ils à Mendoza.

C'est vrai, entre les mâts et les cordages, tous les marins ronflent. Pourtant, Mendoza ne s'attarde pas. Une lanterne à la main, il fait signe à Esteban de le suivre. Il ouvre la trappe qui donne sur la cale et dit :

— Entre là et n'en bouge pas avant que je vienne te chercher.

Oh ! qu'il fait sombre ! Esteban n'est pas très rassuré, mais il s'endort malgré tout contre une caisse, bercé par le clapotement des vagues contre la coque.

Au matin, un bruit le réveille. Quelqu'un frappe contre la caisse à laquelle il s'était appuyé.

— Il y a quelqu'un ? demande Esteban.

Des coups encore... Cela vient de l'intérieur de la caisse. Intrigué, Esteban soulève le couvercle. Une forme voilée se dresse. Un fantôme ? Mais le drap tombe et la petite Indienne qu'il avait aperçue sur le balcon de la reine apparaît, ligotée et bâillonnée.

— Toi ! fait Esteban.

— Hm, hm ! répond la petite Indienne derrière son bâillon.

Esteban la délivre au moment où des salves d'honneur retentissent au-dehors.

— J'ai l'impression que nous quittons le port, dit-il.

La jeune Indienne n'y prête pas attention.

— Je m'appelle Zia, annonce-t-elle.

Elle se tait aussitôt, fixant le médaillon d'Esteban.

— Qu'est-ce que tu as là ?

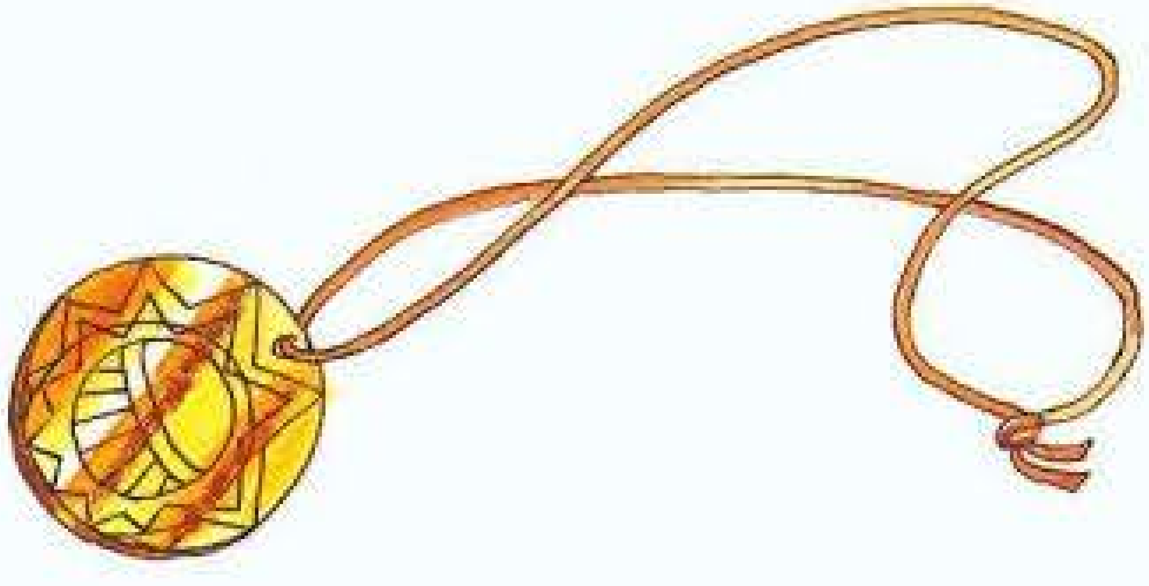
Sans attendre sa réponse, elle montre à Esteban la médaille qu'elle aussi porte.

— Regarde, j'ai la même, ajoute-t-elle. Seulement, il te manque la partie centrale, le soleil.

— Oui, je sais, réplique Esteban. C'est Mendoza qui me l'a prise.

— Je n'aime pas Mendoza ! déclare Zia. Il est comme tous les Espagnols. Il n'y a que l'or qui l'intéresse. Il m'a enlevée sur l'ordre de Pizarro et de son lieutenant, le commandant Gomez. Ils veulent que je déchiffre pour eux les quipus d'or.

— Les quipus d'or ?



— Oui, ce sont des cordelettes tressées, mais chaque nœud a une signification. Seulement, jamais je ne leur révélerai le secret de mes ancêtres.

Esteban regarde Zia avec des yeux de plus en plus ronds et devient de plus en plus pâle. Finalement, il s'écarte d'elle, la main sur la bouche.

— Tu as le mal de mer. Il faut que tu respires. Viens, fait Zia en le prenant par la main.

Mais à peine ont-ils fait quelques pas vers la trappe qui ferme la cale qu'une silhouette gigantesque se dresse devant eux.

— Que faites-vous là ? gronde une voix de tonnerre.

Impossible de reculer. L'homme est immense. Une

épée bat à son côté. Il saisit Esteban et Zia par le col et les entraîne au-dehors en criant :

— Capitaine Perez, commandant Gomez ! Des passagers clandestins !

A ces cris, le capitaine du galion et le lieutenant dePizarro sortent de leur cabine. A la vue d'Esteban et de Zia, tous deux ont l'air fort ennuyés. Mais l'homme ne remarque rien et continue de tonitruer :

— Des passagers clandestins, des bouches inutiles qu'il va falloir nourrir pendant toute une traversée où chaque ration est comptée ! Je ne vois qu'une solution, les jeter par-dessus bord !

Sans attendre, il se dirige vers le bastingage. Esteban et Zia sont déjà suspendus dans le vide, au-dessus des vagues, quand soudain quelqu'un ordonne :

— Capitaine Gaspard, lâchez ces enfants ! Ils sont sous ma protection.

Furieux, le capitaine Gaspard se retourne, laisse tomber Esteban et Zia, et porte la main à son épée.

— Qui... qui es-tu ? bégaie-t-il, rouge de colère.

— Je suis Mendoza, le navigateur de ce bateau. Cette jeune Indienne, c'est Zia. Le commandant Gomez la connaît et sait pourquoi elle est là. Quant au garçon, c'est Esteban, le fils du soleil. Je pense que les marins seront rassurés de le savoir à bord.

— Mendoza dit la vérité, capitaine Gaspard. Laissez ces enfants et rengainez votre épée, interviennent enfin Perez et Gomez.

Gaspard obéit en grommelant :

— On se retrouvera, Mendoza !

Ce genre de menace n'impressionne pas Mendoza. Il tourne le dos à Gaspard. Sa cape virevolte comme un défi à l'irascible militaire et il emmène Zia et Esteban dans sa cabine.

— Vous dormirez ici pendant le reste de la traversée. Ce sera plus confortable que la cale, leur dit-il.

Plus confortable, peut-être, mais cela ne change rien au mal de mer. Et Esteban gémit sur le lit, enfonce sa tête dans l'oreiller. C'est encore pire. De l'air, il lui faut de l'air ! Il se précipite au-dehors et vomit. Epuisé, il s'endort sur le pont et ne se réveille qu'à la nuit, sous les étoiles. Soudain, il tend l'oreille. Sur le pont supérieur, le commandant Gomez et le capitaine Gaspard chuchotent comme deux conspirateurs.

— Gaspard, la présence de Zia devait rester secrète. C'était un ordre de Pizarro. Voilà pourquoi je ne vous en ai rien dit ! Quant à Esteban, c'est une idée de Mendoza...

— Ah, Mendoza ! grogne Gaspard.

— Calmez-vous, Gaspard. Nous avons besoin de Mendoza pour franchir le détroit de Magellan. Mais après, il pourrait bien lui arriver malheur...

Tous deux ricanent, tandis que le jeune garçon pense : « Les traîtres ! Il faut que je prévienne Mendoza. » Sans attirer l'attention de personne, il se faufile jusqu'à la cabine du navigateur et lui révèle ce qu'il vient d'entendre.

— Eh bien, nous sommes tranquilles jusqu'au détroit ! fait Mendoza sans plus de frayeur.

— Mais qu'est-ce que ce détroit ? demande Esteban.

— C'est le passage où se rencontrent l'Atlantique et le Pacifique. Là, des courants très violents s'affrontent et provoquent des tempêtes aux vagues triangulaires. Si un navire est pris par l'une de ces vagues, il se brise comme un

fétu de paille. Mais ne craignez rien, ce n'est pas mon premier voyage. Et en attendant, essayez de vous distraire.

Pour Esteban, qui n'a jamais quitté Barcelone, les distractions ne manquent pas à bord de l'*Esperanza*. Il apprend à monter au grand mât, à marcher en équilibre sur le bastingage. Un jour, il découvre des baleines, le lendemain, des poissons volants qui fuient à l'annonce d'une tempête. Mais un matin, le ciel s'assombrit, les vagues grossissent. Sancho arrive en courant dans la cabine de Mendoza et crie :

— Le dé-dé... le détroit !

— Bien, je vais me reposer un peu, répond Mendoza. Pendant le passage du détroit, il faudra que je reste quatre jours et quatre nuits sans dormir.

Les vagues sont de plus en plus fortes. Le bateau chavire d'un flanc de sa coque sur l'autre. Même le capitaine Gaspard se réfugie dans sa cabine. Seuls Mendoza, Pedro et Sancho demeurent à la barre tandis que tout est bouleversé à bord du navire. Esteban et Zia ne savent plus où est le plancher ni le plafond, et quand ils risquent un regard par le hublot, ils ne voient que des masses d'eau déchaînées.

Au bout de quatre jours et de quatre nuits, le galion retrouve son équilibre. Esteban a l'impression de sortir de l'enfer. Se demandant ce qu'il va découvrir, il s'approche du hublot.

— Oh ! que c'est beau ! fait-il, émerveillé.

Zia le rejoint et, ensemble, ils contemplent les blocs bleu et blanc d'un iceberg qui se brise dans des éclats de diamants. Sur le pont, c'est l'allégresse. Mendoza est porté en triomphe par les marins. Pourtant, cela ne plaît pas à

tout le monde. Le commandant Gomez trouve que Mendoza devient trop populaire. Comment, dans ces conditions, l'éliminer sans prendre de risques ?

Cependant, à bord de l'*Esperanza*, l'allégresse est de courte durée. Les vivres sont de plus en plus rationnés. Seul le capitaine Gaspard continue de s'empiffrer. Un midi, Sancho apporte à Esteban et Zia leur déjeuner, une bouchée de viande, trois haricots et un gobelet d'eau verdâtre.

— Quelle horreur ! s'exclame Esteban.

Résignée, Zia commence à boire une gorgée d'eau, mais aussitôt elle s'étrangle.

— Ça ne peut continuer comme ça, déclare Esteban.

Il se lève et descend à la cale, car il sait que s'ils doivent boire cette eau saumâtre et pleine de vase, Gaspard, Perez et Gomez, eux, ne se privent pas. C'est dans leurs réserves qu'il va aller puiser de l'eau pure pour Zia. Il avance entre les tonneaux, cherchant ceux réservés au capitaine, mais soudain une forme glisse entre ses jambes. Aussitôt, c'est une véritable armée qui court vers lui, lui saute aux jambes, aux mains. Esteban s'enfuit.

— Des rats ! Des rats ! hurle-t-il.

Des rats qui fuient de la cale, c'est la frayeur des marins, signe qu'un malheur s'annonce. Mais le capitaine Gaspard n'est pas marin. Il ne comprend qu'une seule chose : Esteban a essayé de voler de l'eau. Cette fois, le détroit est passé et il tient sa revanche. Il fait mettre Esteban et Zia aux fers et s'apprête à défier Mendoza en duel. Mendoza n'a pas d'épée. Comment va-t-il se défendre ?

— Ha, ha ! ricane Gaspard.

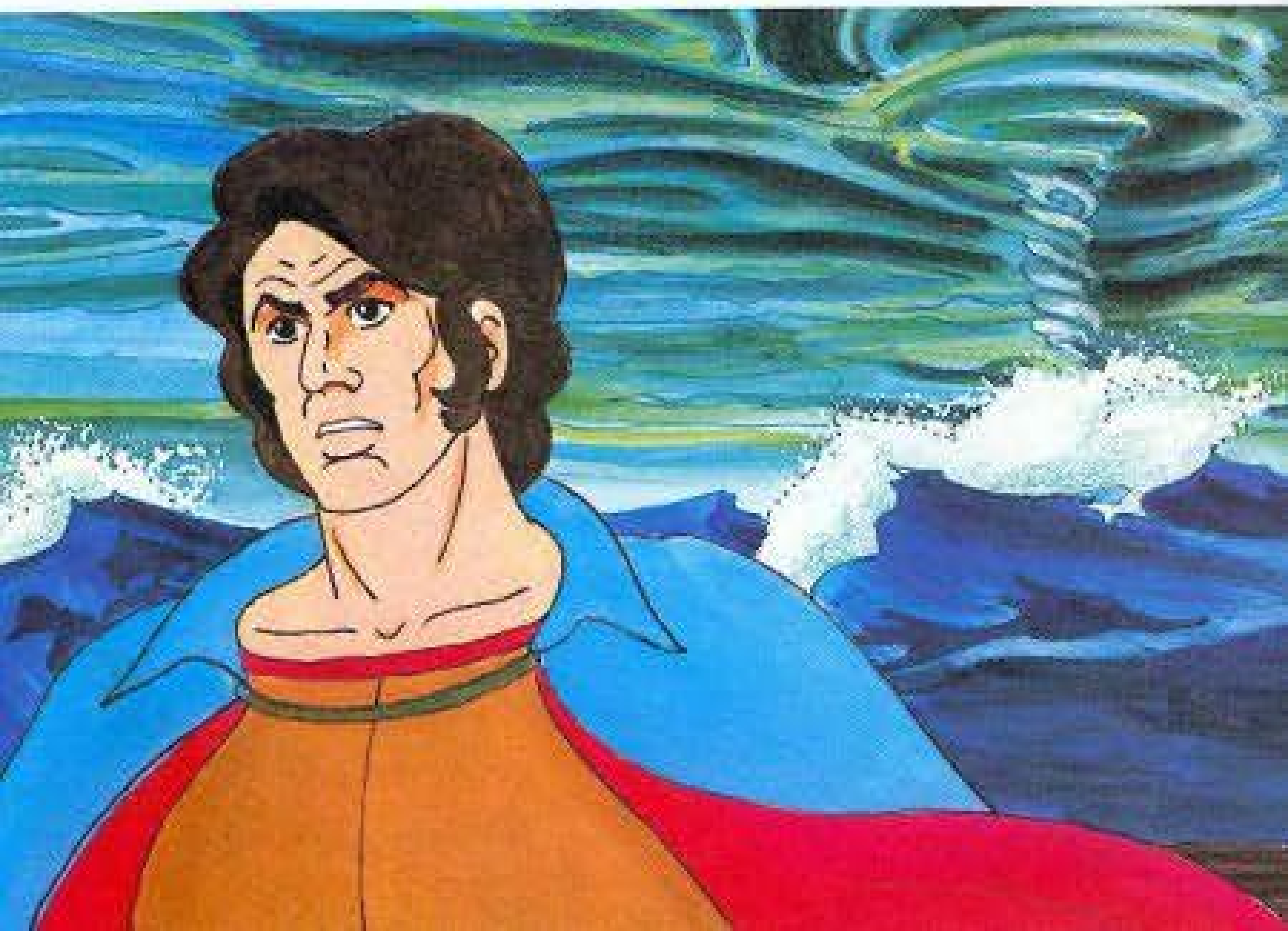
Il est tellement obsédé par sa vengeance qu'il ne voit pas les marins se jeter à plat ventre sur le pont.

— Ha ! continue-t-il de ricaner. Ha-a-a-a...

Une foule de poissons volants survole le pont et l'un d'eux vient de s'engouffrer dans la bouche ouverte du capitaine. Mendoza comprend aussitôt ce que cela signifie. Il se redresse et lance au capitaine Perez :

— Je crois bien que vous allez avoir besoin de moi au-delà du détroit de Magellan !

A peine a-t-il achevé sa phrase qu'une tornade se profile à l'horizon, une terrible colonne d'air et d'eau qui s'élève de la mer jusqu'au ciel. Une tornade ! Un cyclone ! Tous les marins s'attachent aux mâts. A la barre, Mendoza tente de sauver leurs vies. Mais dans la cale, enfermés



derrière les barreaux de leur geôle, Esteban et Zia se demandent ce qui se passe.

— Le bateau craque de tous les côtés. On croirait qu'il va se briser, dit Esteban.

Soudain, une secousse plus brutale que les autres se produit. Esteban agrippe les barreaux.

— Nous nous envolons ! crie-t-il.

Effectivement, le galion ne flotte plus. Il vole, soulevé par la masse d'air et de vent que propulse la tornade. Puis il retombe, lourdement, dans un bruit sinistre. La coque éclate de partout. L'eau jaillit dans la cale. C'est le naufrage. Les marins lancent les canots à la mer. Evidemment, les premiers à y prendre place sont Gaspard, Perez et Gomez.

Tous ont oublié Esteban et Zia dans leur frayeur. Seul, Mendoza se souvient d'eux. La cale est déjà pleine d'eau. Il plonge, une hache à la main, pour briser les barreaux et les délivrer de leur prison.

Quand il arrive à leur hauteur, Esteban et Zia ont déjà de l'eau jusqu'au menton. La coque craque de plus en plus. Mendoza frappe et frappe encore contre les chaînes qui maintiennent les barreaux fermés. L'eau monte toujours. Soudain, les chaînes cèdent. Mendoza ouvre la grille et entraîne Esteban et Zia à sa suite. Mais tous les canots de sauvetage se sont éloignés. Ils sont seuls avec Pedro et Sancho sur l'épave qui menace de s'engloutir d'un moment à l'autre.

— Il n'y a pas un instant à perdre, décide Mendoza. Fabriquons un radeau.

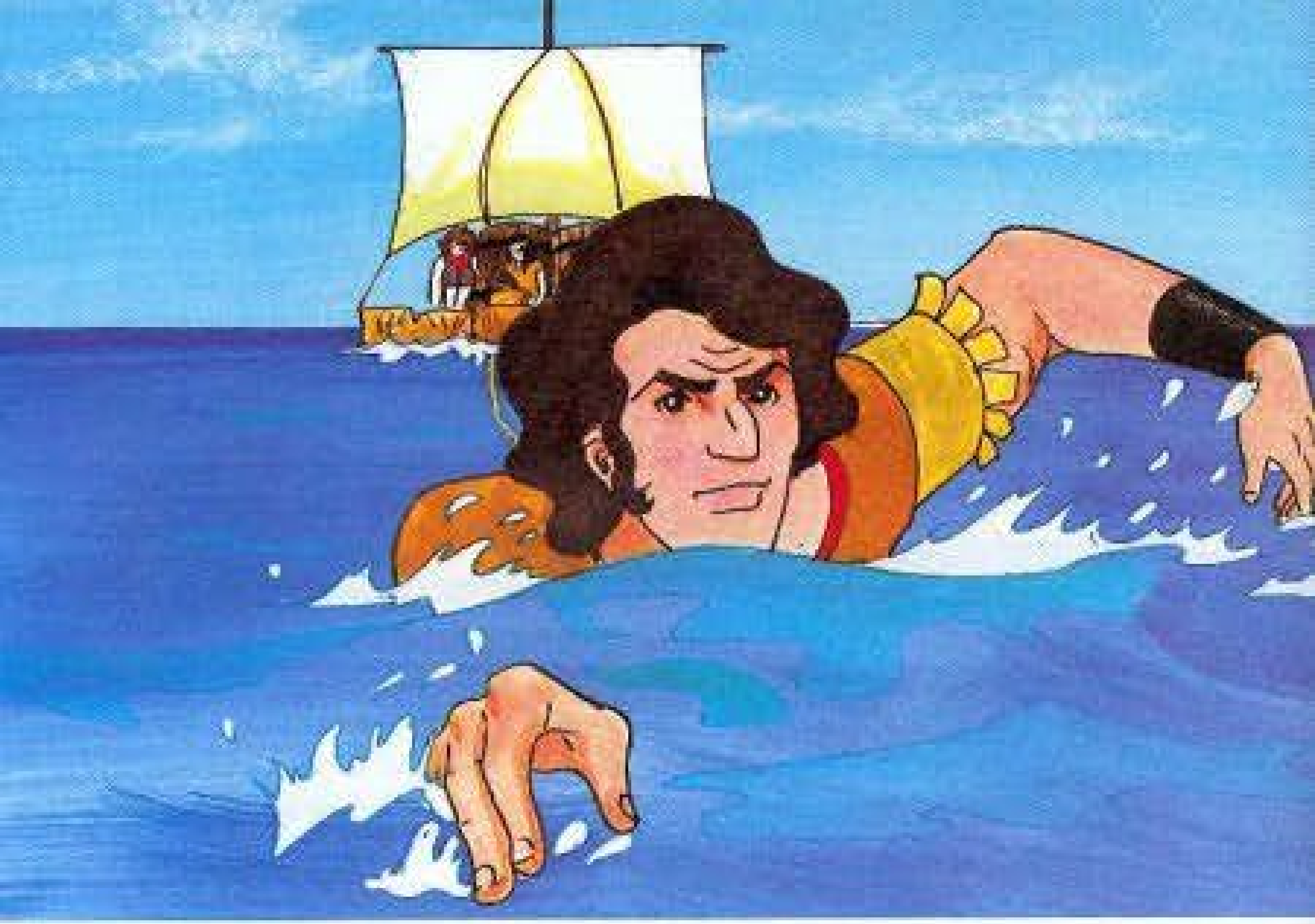
Avec ce qui reste de l'*Esperanza,* ils se mettent à l'ouvrage. Bientôt, un radeau est construit. Il était temps. Au moment où leur embarcation de fortune prend le large, l'*Esperanza* sombre dans un immense tourbillon.

Cependant, il n'y a pas que la tempête qui guette les naufragés. La mer est pleine de ressources pour vaincre ceux qui s'aventurent sur ses étendues. Peu de temps après, des requins les attaquent. Mendoza, Pedro et Sancho se défendent comme ils le peuvent, avec leurs rames de fortune taillées dans les lattes du pont du galion. Les requins reculent, mais sur le radeau, les naufragés commencent à perdre espoir. Combien de temps dériveront-ils sans eau, sans vivres ? Seront-ils encore vivants quand une terre se profilera à l'horizon ?

Pourtant, un matin, Esteban s'écrie :

— Un oiseau !

Un oiseau ? Ce doit être la faim qui lui donne des hallucinations. Cependant, un oiseau, un albatros, vole



réellement au-dessus d'eux. Et s'il y a un oiseau, c'est que la terre n'est pas loin.

— Là-bas ! crie Mendoza.

Oui, là-bas, une frange blonde, une plage, une île. Ils sont sauvés ! Mais le vent et les courants les éloignent de l'île...

— Il ne sera pas dit que nous aurons échoué si près du but ! fait Mendoza.

Aussitôt, il noue une corde autour de sa taille et, tout en luttant contre les requins, il remorque leur radeau en nageant. Epuisé, il s'effondre sur la plage.

La terre ! Enfin la terre ! Tout le monde danse de joie, mais, dans un coin de l'île, un être étrange les

observe. Tandis qu'ils se reposent, il avance vers leur campement. En guise de nez, il a un groin de cochon, et sa tête est couverte de plumes bigarrées. Sans bruit, il dérobe la cassette où Mendoza a rangé une carte et un pistolet sauvés du naufrage. Puis, il s'approche de Zia. Son ombre effroyable s'étend sur la petite Indienne. Soudain, d'une main, il la bâillonne tandis que de l'autre, il l'enlève… Zia a juste le temps de crier :

— Esteban !

— Hein ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? fait Esteban, réveillé en sursaut.

Au loin, sur la plage, il aperçoit le monstre qui jette Zia dans un canoë et s'éloigne de toute la force de ses rames. Un monstre qui rame ! Esteban n'y croit pas

beaucoup et il s'élance à leur poursuite, nageant aussi vite qu'il le peut derrière le canot. Mendoza, réveillé à son tour, crie :

— Esteban, reviens !

Il nage, déterminé à sauver son amie de ce nouvel ennemi. Bien après le canoë, il met pied sur une autre île. Là, pas un bruit. Seulement un perroquet vert qui vole au-dessus de lui. Esteban avance précautionneusement. Il pénètre dans une forêt.

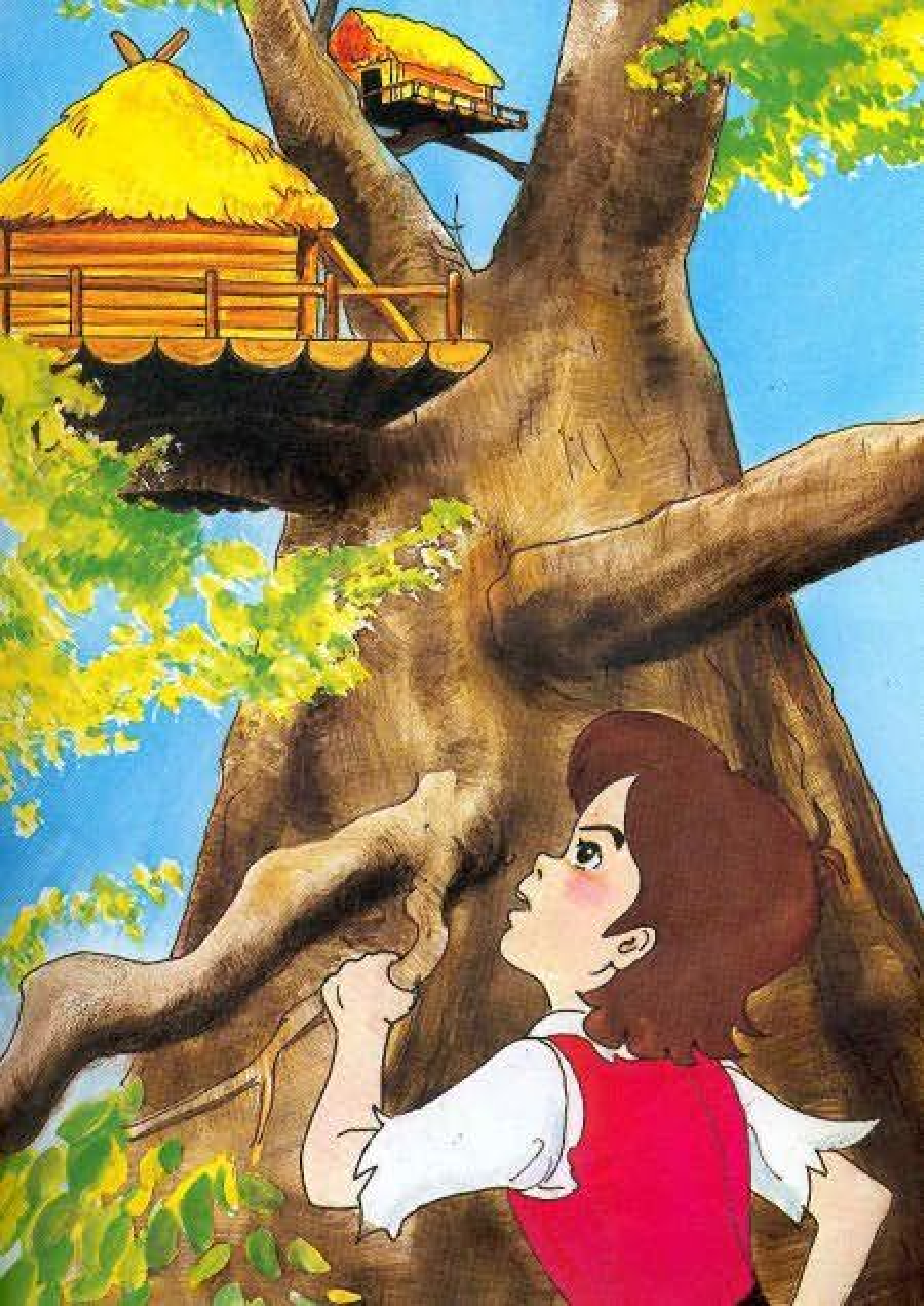
— Ah ! s'exclame-t-il soudain.

Devant lui se dresse un arbre gigantesque aux branches énormes, et chacune d'elles, ou presque, soutient une plate-forme où est construite une cabane en écorces. Un escalier tournant entre les branches et les feuilles les relie l'une à l'autre. C'est sûrement là que Zia est retenue prisonnière. Esteban monte à l'arbre et entre dans la première cabane. Au mur, est suspendu un masque au groin de cochon et couvert de plumes...

— J'en étais sûr ! murmure Esteban.

Le monstre n'était pas un vrai monstre. Mais, à peine a-t-il fait cette découverte qu'Esteban entend des bruits de pas qui se rapprochent. Vite, il se cache derrière le masque. A sa grande surprise, Zia pénètre dans la cabane, librement et nullement effrayée. Elle est accompagnée d'un garçon qui porte une drôle de tunique jaune et un perroquet sur la tête.

— Je savais que tu viendrais, dit le garçon. C'est écrit dans le livre de mes ancêtres qu'un jour, une jeune fille aux yeux noirs arrivera par la mer pour me conduire aux cités d'or... Mais, qui sont les gens qui étaient sur l'île avec toi ?



Zia n'a pas le temps de lui répondre. Le garçon aperçoit les jambes d'Esteban sous le masque. Aussitôt, il se saisit d'un arc et ordonne à Esteban de sortir.

— Ne tire pas ! crie Zia. C'est Esteban, mon ami. Esteban, je te présente Tao !

Un peu à contrecœur, ils se serrent la main. Mais, pendant ce temps, avec leur radeau, Mendoza et ses deux compagnons sont arrivés à leur tour dans l'île. Eux aussi, ils ont pénétré dans la forêt et ils se trouvent maintenant au pied de l'arbre. A la fenêtre de la cabane, ils aperçoivent la silhouette de Zia.

— Elle est là-là-là ! fait Sancho.

Tao, qui a l'oreille fine, les a entendus. Mais, cette fois, au lieu de prendre son arc, il dit à Zia :

— Viens, dans la baie en forme de croissant de lune, il y a un temple construit par mes ancêtres, les descendants de l'empire de Mu. Je sais qu'à l'intérieur d'une poterie se trouve un quipu où est inscrit le secret qui nous sauvera.

Sans attendre davantage, il entraîne Zia, laissant Esteban sur place. Mendoza et les deux matelots ne tardent pas à le rejoindre et tous quatre partent à la recherche de Zia et de Tao. Bientôt, en suivant leurs traces de pas, ils arrivent dans une étrange caverne aux murs polis. C'est l'entrée du temple où Zia est en train de déchiffrer le quipu.

— Quand le tonnerre de la terre grondera, le bateau *Solaris* surgira de la mer, dit-elle.

— Et après ? fait Tao.

— C'est tout, répond-elle.

— Je ne vois vraiment pas ce que cela signifie.

Brusquement, Tao se retourne et découvre Mendoza.

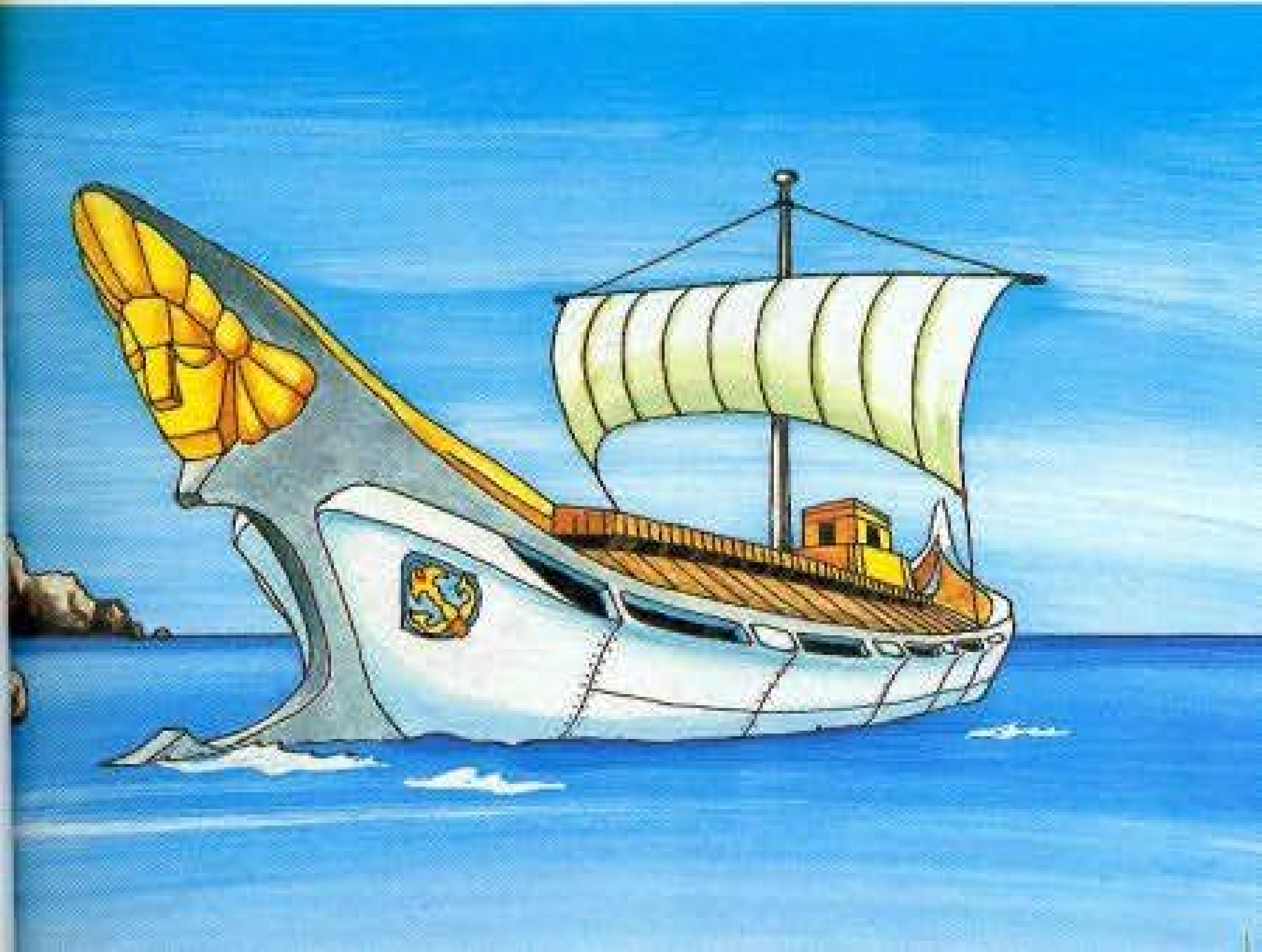
— N'approchez pas ! ordonne-t-il. Sinon, le monstre du temple vous dévorera.

Mais Mendoza ne tient pas compte de cet avertissement et continue d'avancer. Alors, Tao tire sur un levier, un pan de muraille coulisse sur lui-même et un iguane gigantesque surgit. Mendoza charge le pistolet qu'il a retrouvé dans la cabane de Tao et vise le monstre. La balle n'égratigne même pas ses écailles. Seul, l'écho de la détonation se répercute dans le temple avec un bruit d'enfer. C'est un écho effroyable, qui n'en finit pas. Tous se bouchent les oreilles, assourdis.

— Tao ! Le tonnerre de la terre ! crie Zia.

A peine a-t-elle achevé de parler que le sol s'entrouvre. Un bateau immense et doré fend la pierre de sa proue et avance vers la mer. C'est le *Solaris*.

Chacun pense qu'il va enfin pouvoir quitter cet archipel, gagner le Nouveau Monde... Mais comment manœuvrer cet étrange bateau ? Mendoza se propose d'en découvrir les secrets. N'est-il pas navigateur ? Et Tao finit par avouer que dans un livre que son père lui a légué, son fonctionnement doit être expliqué. Ainsi, avec l'expérience de l'Espagnol et la science de l'héritier de l'empire de Mu, le *Solaris* ne tarde pas à prendre le large. Mais la mer leur réserve encore bien des surprises. Alors qu'ils s'approchent du Nouveau Monde, un galion espagnol apparaît, suivant la même route qu'eux. Très vite, il arrive à la hauteur du *Solaris* et soudain, c'est le drame. Sur le pont du galion, Mendoza et ses amis reconnaissent Gaspard et Gomez qui ont été recueillis sur ce navire après



le naufrage de l'*Esperanza*. Les hommes de Pizarro les reconnaissent également et ordonnent d'ouvrir le feu sur le *Solaris*.

— Tao, je t'en prie, il faut que tu trouves un moyen de nous sauver ! s'écrie Esteban.

Penché sur son livre, Tao reste perplexe. Mendoza intervient à son tour :

— Il y a une salle au centre du *Solaris* occupée par un immense pilier lisse et brillant comme un miroir. Je suis certain qu'il contient des armes. Quand on s'en approche, on entend un bruit qui vient de l'intérieur.

Tao hoche la tête, toujours perplexe.

— Je sais, mais je ne suis pas arrivé à comprendre à quoi il servait.

— Ce n'est plus le moment de réfléchir, il faut agir, décide Esteban. Brisons ce pilier. Sinon, Gaspard s'emparera de Zia pour qu'elle lui révèle le chemin des cités d'or.

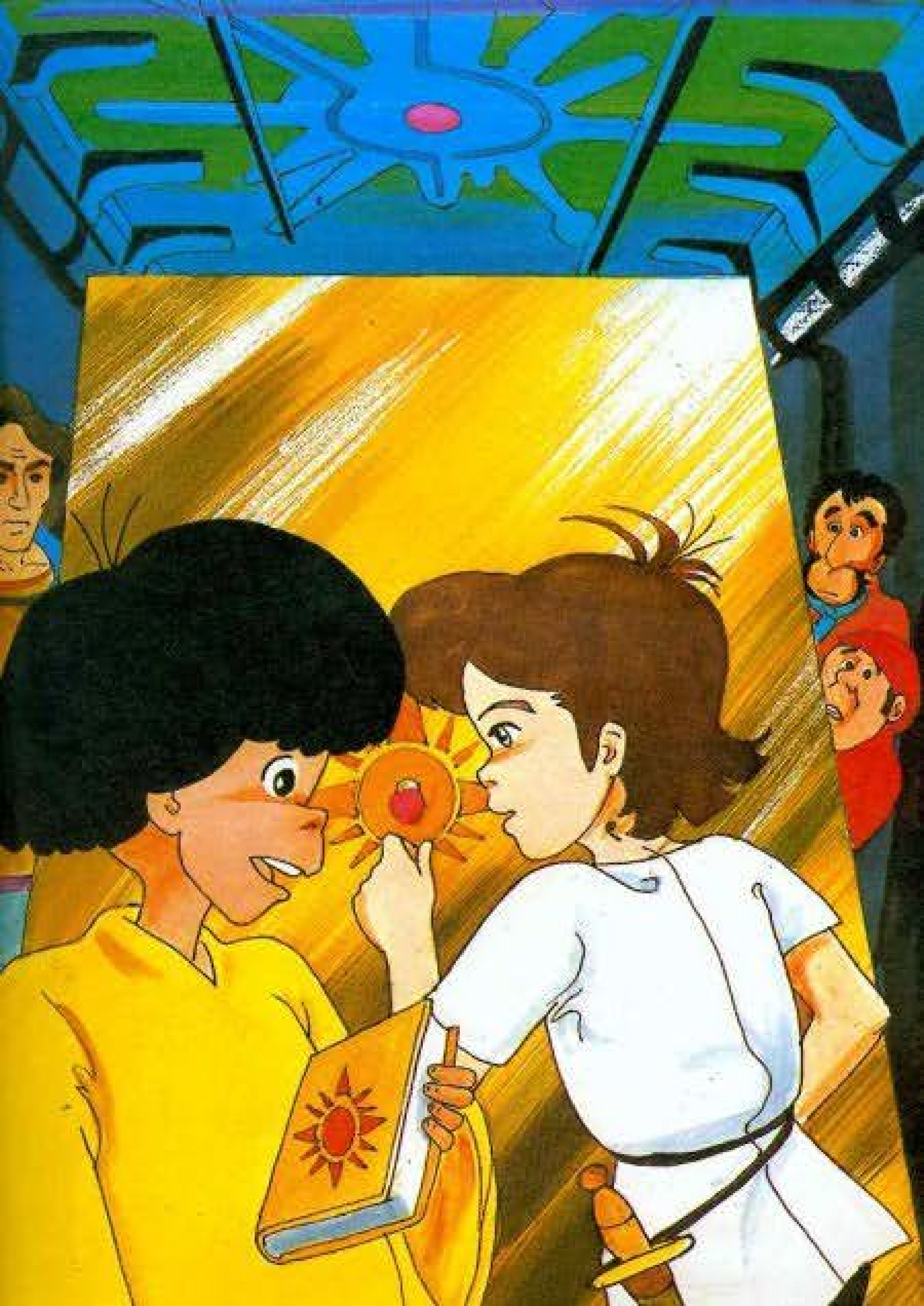
Ce dernier argument convainc Tao. Pourtant, il est impossible de briser le pilier. Ses parois résistent même aux coups de hache.

— Et ça ? fait Esteban, en montrant une sculpture en forme de soleil qui orne le pilier.

Tao hausse les épaules en signe d'ignorance.

— Tant pis, nous n'avons pas le choix, le galion se rapproche et ne va pas tarder à nous arraisonner ! décide Esteban.

A ce moment-là, il saisit la partie centrale de la sculpture. Celle-ci ne résiste pas et s'abaisse comme un levier. Devant Esteban et Tao stupéfaits, une série de mécanismes se révèlent et se mettent en marche. La voile du *Solaris* s'abaisse. Une autre voile, composée de



panneaux métalliques, prend sa place. Des trappes s'ouvrent dans la coque et deux cents rames en surgissent. Brusquement, le *Solaris* est propulsé par une force incroyable. Gaspard a beau ordonner que l'on tire à volonté sur lui, le bateau de l'empire de Mu s'éloigne et n'est bientôt plus qu'un point à l'horizon.

— C'est le bateau du diable ! s'exclame Pedro, effrayé.

Mais Zia sourit.

— Non, ce n'est pas le bateau du diable. C'est la force du soleil qui le fait avancer.

Et, à la tombée de la nuit, le *Solaris* atteint la côte américaine.

— C'est encore plus beau que dans mon souvenir, murmure Zia.

— J'ai l'impression d'être déjà venu ici, ajoute Esteban.

Pourtant, leur joie est de courte durée. Sur le promontoire qui domine la baie où ils se sont arrêtés, des

soldats apparaissent. Sentant qu'un danger les menace, Pichu, le perroquet dont Tao ne se sépare jamais, fait le mort. Plus courageux, Mendoza tente de leur expliquer qu'il fait partie de l'expédition du commandant Gomez, chargé d'amener Zia auprès du gouverneur Pizarro.

— Le gouverneur Pizarro, vraiment ! ricane le capitaine. Eh bien, cela tombe à point, le gouverneur est justement à quelques lieues d'ici. Allez, arrêtez-moi tout le monde. Et regardez bien ce qui arrive à ceux qui me résistent !

Entre deux soldats se tient un jeune Indien au visage triste, solidement ligoté, et que les soldats emmènent au fort avec eux.

Esteban regarde le pont-levis qui se referme derrière

eux, les murs immenses qui protègent le fort. Que leur arrivera-t-il si Mendoza ne parvient pas à convaincre Pizarro ? Et comment peut-on raisonner un homme au regard si dur, aux manières si brutales ?

— Ainsi, c'est toi Zia ! dit-il. Tu vas me déchiffrer ce qui est écrit dans ce quipu d'or.

Il tend un quipu à Zia, mais celle-ci refuse de lui obéir. Pizarro se tourne alors vers le capitaine qui les a arrêtés.

— Alvarez, vous savez comment vous y prendre pour faire parler les gens. Je vous la confie.

Mais avant qu'Alvarez ait pu poser la main sur Zia, Mendoza prend sa défense.

— Je connais Zia mieux que vous. Laissez-la-moi, je réussirai à la faire parler.

Pizarro accepte de mauvais gré et pour assouvir sa colère, ordonne :

— Quant aux autres, jetez-les au cachot avec les Indiens !

Mai-mais, nou-nous sommes inno-nocents ! proteste Sancho.

Rien n'y fait. Esteban, Tao et les deux marins se retrouvent dans une grotte sombre et humide, fermée par de solides barreaux. Que vont-ils devenir ? Mendoza a-t-il vraiment l'intention de les trahir ? Quand les soldats reviennent et jettent le corps du jeune Indien, zébré de coups de fouet, la peur grandit en eux.

— Après, ce sera notre tour, balbutie Pedro.

— En attendant, aidons les Indiens à soigner leur ami, réplique Esteban.

Mais, ceux-ci ne le laissent pas s'approcher.

— Va-t'en, diable blanc ! s'écrie l'un d'entre eux.

— Calme-toi, mon fils ! lui ordonne doucement un vieil homme.

Et il ajoute pour Esteban :

— Ne lui en voulez pas ! Tohaka est son frère. Sa peine de l'avoir vu fouetter ainsi lui fait perdre la tête.

Et comme Mendoza, comme Zia l'avaient fait, il remarque le médaillon que porte Esteban. Il l'interroge pour savoir d'où il tient celui-ci. Ayant entendu les explications d'Esteban, il s'agenouille devant lui et lui raconte la prédiction que les Incas se sont transmise de génération en génération :

— Un jour, un dieu blanc, un dieu sauveur, viendra par la mer et il portera ce médaillon.

— Mais je ne suis pas un dieu, réplique Esteban.

Le vieil homme secoue la tête.

— Tu ne le sais peut-être pas et pourtant tu es notre dieu sauveur.

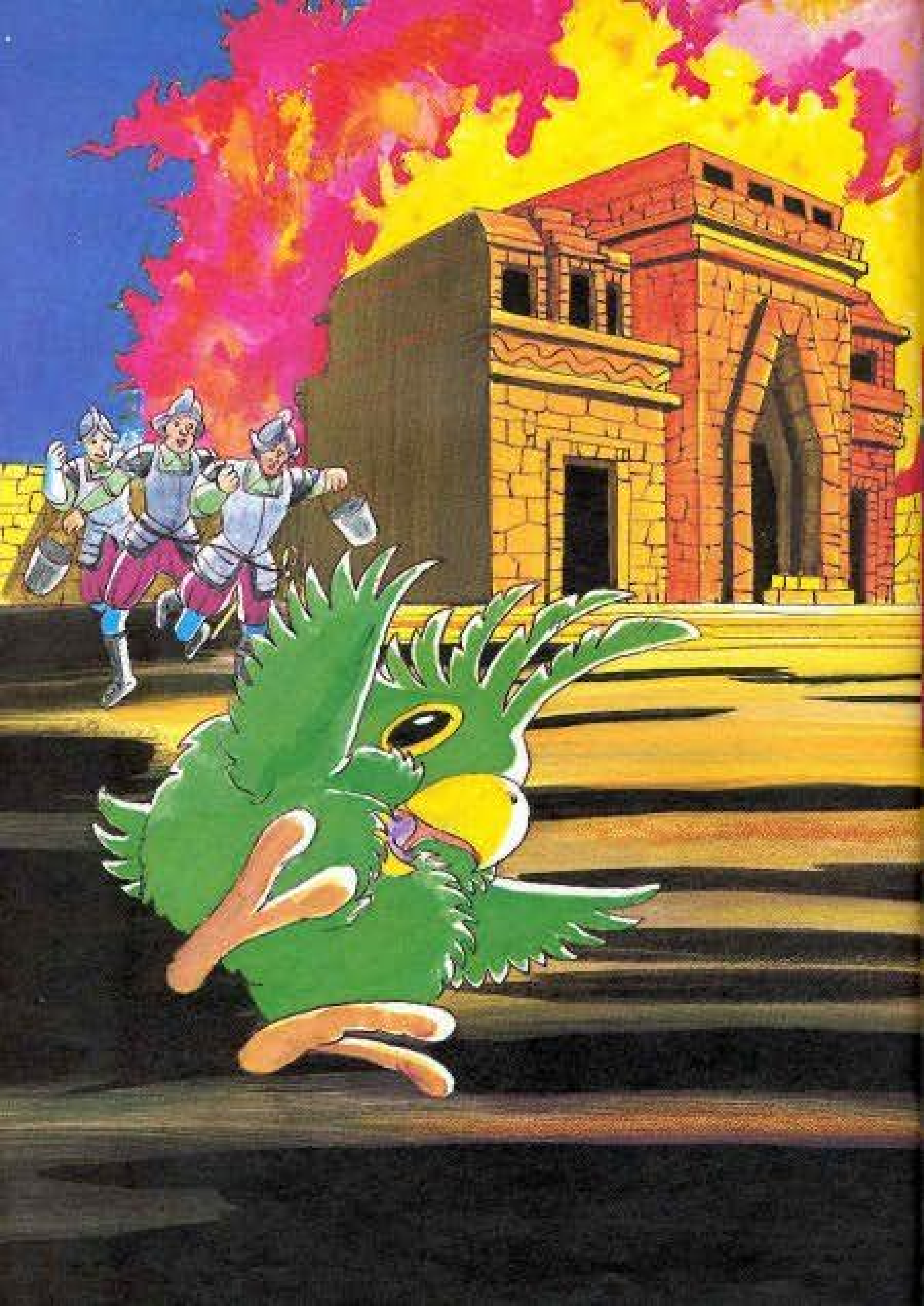
— Ça alors, voilà que maintenant Esteban est un dieu sauveur ! s'exclame Pedro.

Au même moment, Tao lui fait signe de se taire. Quelqu'un se dirige vers le cachot. Par chance, celui qui vient ainsi n'est autre que Mendoza. Il a un plan pour les aider à s'évader et il le confie à Pedro. Que tous se tiennent prêts ! D'ici quelques minutes, ils pourront s'échapper.

Le temps qui s'écoule leur paraît interminable. Soudain, un cri éclate :

— Au feu ! Au feu ! La poudrière est en flammes !

— Ça y est, Mendoza a agi ! s'exclame Pedro. Les soldats auront trop peur de l'explosion. C'est à nous qu'ils vont faire appel pour éteindre l'incendie.



Et, en effet, des soldats arrivent, ouvrent les grilles de la prison et ordonnent aux prisonniers de prendre des seaux pour faire une chaîne de la poudrière jusqu'à la mer. Mais une fois dehors, les prisonniers se gardent bien d'éteindre l'incendie, ils se jettent à l'eau. Et, tandis que Pedro et Sancho nagent vers le *Solaris*, les Indiens longent la côte dans la direction de leur village.

Sur le *Solaris*, Mendoza et Zia accueillent les deux matelots.

— Mais où sont Esteban et Tao ? demandent-ils.

Esteban et Tao, persuadés que Zia était encore prisonnière, n'ont pas suivi leurs compagnons. Ils sont repartis vers le fort, à l'aveuglette, et ils errent maintenant dans le dédale des souterrains qui servent à évacuer les eaux du fort. Tao ne cesse de ronchonner.

— C'est malin de s'engager comme ça n'importe où sans avoir de plan.

— Si je t'avais écouté, nous serions encore dans la cellule, réplique Esteban. Toi, tu réfléchis toujours et tu n'agis jamais.

— Et qui est-ce qui a fait marcher le *Solaris* ? riposte Tao.

— Tais-toi ! fait Esteban. J'aperçois de la lumière.

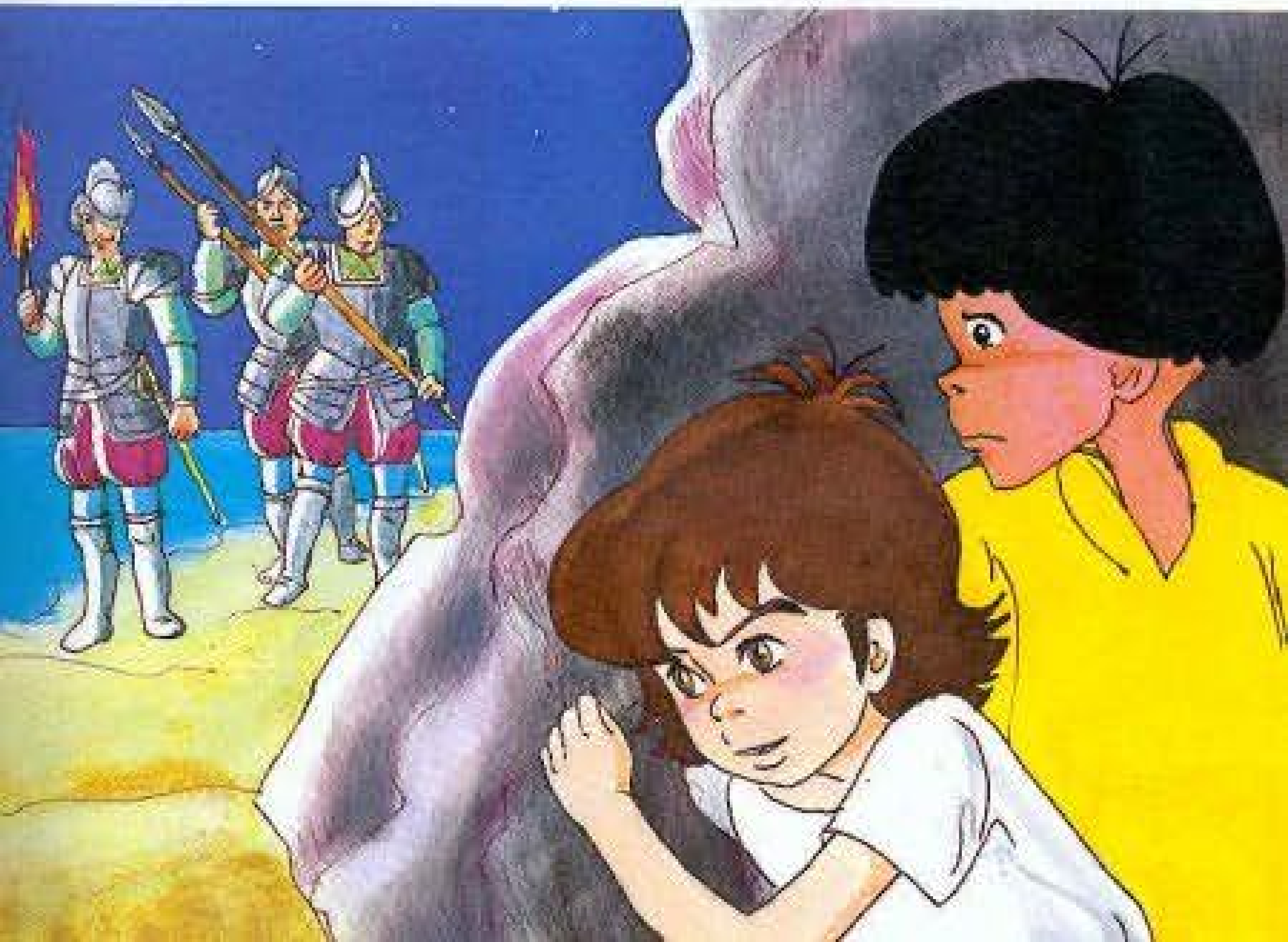
Effectivement, en rampant, ils débouchent à l'air libre. Mais ce n'est qu'un orifice percé dans la muraille du fort et au-dessous d'eux ne s'étend que le vide. Que faire ? Sauter ou bien s'agripper au pont-levis, et attendre que celui-ci s'abaisse ? Les deux amis optent pour cette dernière solution. Malheureusement, quand le pont-levis descend, Esteban est pris de vertige et se cramponne de toutes ses forces. Tao doit l'obliger à lâcher prise et

l'entraîner avec lui. Ils sont libres, mais la chute a été rude.

— J'ai les os en mille morceaux, se plaint Tao.

— Ce n'est pas le moment de geindre ! le réprimande Esteban. Tant que nous resterons près du fort, nous serons en danger.

Tao grommelle encore un peu, mais il suit son ami et tous deux se mettent à courir en direction de la mer. Alors qu'ils aperçoivent déjà la silhouette du *Solaris*, des torches surgissent dans la nuit et des soldats leur ordonnent de s'arrêter. Echouer si près du but ! Tao et Esteban se plaquent contre un rocher, attendant l'inévitable. Mais, soudain, une pluie de pierres venues d'on ne sait où s'abat sur les hommes de Pizarro. Effrayés par ce prodige, ils battent en retraite. Alors, de derrière les rochers où



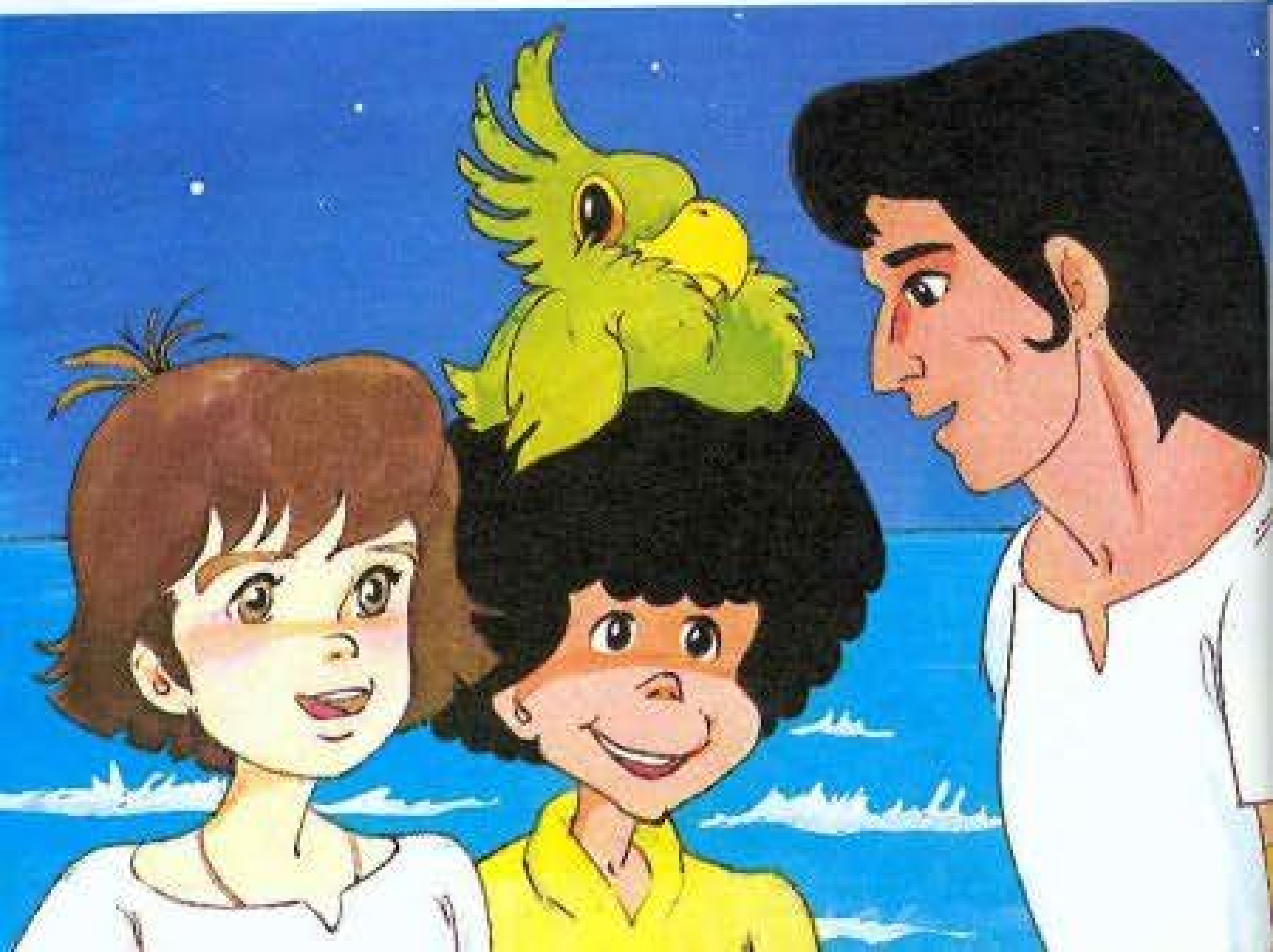
s'étaient réfugiés Tao et Esteban, Tohaka et ses amis apparaissent.

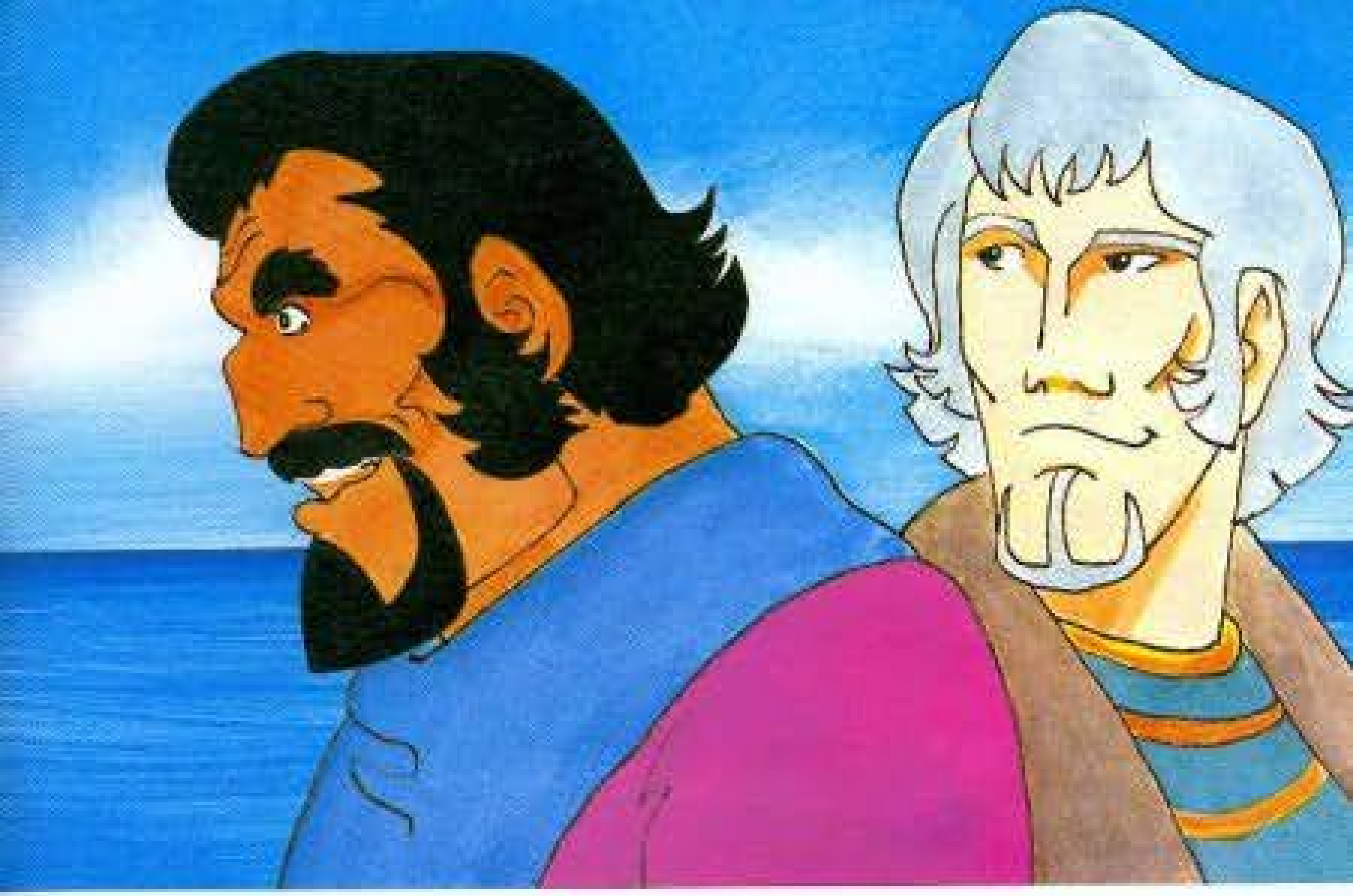
— Vous m'avez sauvé la vie, leur dit-il en guise d'explication. Nous devions vous défendre.

Il les accompagne jusqu'au *Solaris* où Pichu fête le retour de Tao en voletant autour de lui avant de se poser sur sa tête, le perchoir qu'il préfère. Cette fois, ils vont pouvoir continuer leur voyage sans encombre. Mais c'est sans compter sur la colère de Pizarro. Tandis que la poudrière explose, le commandant Gomez, qui, entre-temps, a rejoint le fort, déclare tristement :

— Cette fois, ils sont bien morts !

— Imbécile ! gronde Pizarro. Vous n'avez rien compris. Ils nous ont échappé une fois de plus. Partez





immédiatement à leur poursuite et ramenez-moi cette jeune Indienne.

Devant le terrible Pizarro, Gomez et Gaspard se mettent au garde-à-vous et partent aussitôt vers leur galion, à la recherche du *Solaris* et de ses passagers. Ils ne tardent pas à les retrouver et, cette fois, ils sont sûrs qu'ils ne pourront fuir. Même avec leurs deux cents rames et leur voile solaire, ils naviguent trop près de la côte. Ils n'ont d'autre issue que de s'abîmer contre les rochers.

— Ah, ah ! Regardez, ils essaient de naviguer en zigzag, mais ils se rapprochent de la côte. Dans quelques minutes, nous les tiendrons ! exulte Gaspard.

A la barre du *Solaris*, Esteban et Tao pensent la même chose. Soudain, une brutale embardée fait tomber

Esteban à la renverse. Dans sa chute, il se raccroche à une manette située au-dessus du gouvernail.

— Qu'est-ce que tu as fait ? s'écrie Tao.

Au même moment, une seconde voile métallique se déploie et renvoie aussitôt vers le galion un rayon terrible et aveuglant qui enflamme le navire. C'est un capteur qui concentre et multiplie les rayons du soleil.

— Heureusement que tu n'as pas tiré sur la manette rouge qui se trouve à côté, sinon le *Solaris* aurait explosé ! explique Tao.

Si, à bord du galion, on s'active pour éteindre l'incendie, les mésaventures d'Esteban ne prennent pas fin pour autant. En effet, en arrivant près du village où habite Tohaka, ils aperçoivent de la fumée. Le village est attaqué par le capitaine Alvarez et ses hommes.

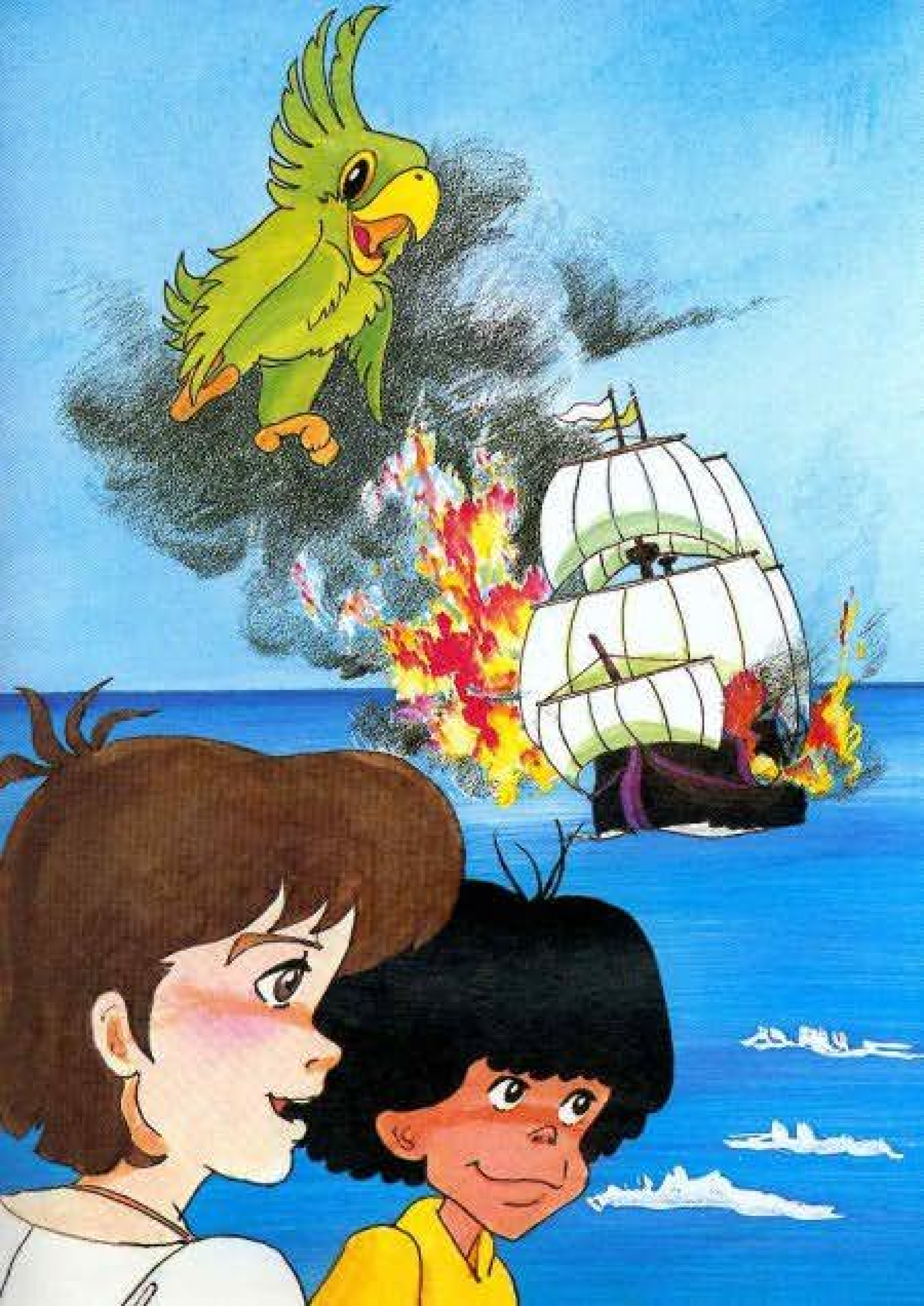
— Il faut les aider ! décide Zia.

Sans perdre un instant, Esteban et Tao utilisent la nouvelle arme qu'ils viennent de découvrir. Et les hommes d'Alvarez sont paralysés à leur tour par le rayon incendiaire. Zia, Esteban et Tao sont si heureux de cette histoire qu'ils descendent à terre pour la fêter en compagnie de leurs amis incas.

Malencontreuse idée !... Gomez et Gaspard ont profité de leur absence pour revenir à la charge et s'emparer du *Solaris*. Ils leur proposent un marché :

— Si Zia se livre, nous épargnerons le village. Sinon, nous le détruirons et nous tuerons tout le monde.

La mort dans l'âme, Zia accepte. Sur le rivage, tous retiennent leur souffle. Mais sur la mer, quelque chose attire le regard de Mendoza : c'est Pichu, qui se tient sur la coque renversée d'un canot avançant vers le *Solaris*.



« Si Pichu est là, Tao n'est pas loin ! » pense Mendoza.

En effet, Tao nage à l'abri de la coque, déterminé à défendre le bateau de ses ancêtres. Gomez et Gaspard sont trop occupés à recevoir Zia à bord de leur galion pour faire attention à lui. D'ailleurs, à peine Zia a-t-elle mis le pied sur le pont qu'ils ordonnent aux canonniers de faire feu sur le village.

— Mais vous aviez dit que… proteste Zia.

— J'avais dit ? Eh bien, ma parole je la reprends, ricane Gomez. Feu !

Furieuse, Zia se met à courir, grimpe aux cordages du galion. Elle ne sait comment elle parviendra à s'enfuir, mais jamais Gomez ne l'aura. Pourtant, que faire une fois arrivée au plus haut du mât ?

— Zia ! appelle une voix.

C'est Tao qui, depuis le *Solaris* où il est parvenu à se hisser, lui fait signe de venir le rejoindre. Sans réfléchir, Zia s'élance dans le vide et tombe sur l'échelle de corde qui relie les deux bateaux. Tao l'aide à venir jusqu'à lui et coupe l'échelle avant que les soldats ne puissent s'y aventurer.

— Tao, il faut sauver nos amis du village ! dit Zia.

— Je ne peux rien faire, répond tristement Tao. Nous sommes trop près de la côte. Si j'utilisais le rayon contre les Espagnols, je mettrais aussi le feu au village.

Mais Zia insiste.

— Si Tao, il y a une solution.

— Laquelle ?

— L'autre manette.

— Non, je ne veux pas, je ne peux pas détruire le bateau de mes ancêtres.

— Tao, je t'en supplie. Tao !

Alors, en pleurant, Tao obéit à Zia. Une formidable explosion endommage le galion et pulvérise le *Solaris*. Sur le rivage, Esteban pousse un cri. Pour les sauver, ses amis ont péri. C'est oublier l'ingéniosité des habitants de

l'empire de Mu. Si le *Solaris* sombre vers le fond, la cabine surnage. Et, à la joie de tous, Pichu, Tao et Zia réapparaissent.

— Maintenant, nous devons gagner le Sud et les cités d'or ! annonce Zia.

Mais le vieil Indien qui a révélé la prédiction des Incas à Esteban secoue la tête :

— Vous n'y arriverez pas. Les hommes de Pizarro cernent la région. La seule solution serait de retourner au fort. Là, il y a un passage secret. Il se trouve dans le temple souterrain situé sous le fort, mais seul son ancien prêtre, Pacha, le connaît. Et où est-il à présent ?

— Alors nous retournons au fort, décide Mendoza.

Nous y entrerons en nous dissimulant parmi les Indiens que Pizarro fait travailler comme esclaves.

Tous approuvent le projet de Mendoza. Ils guettent l'arrivée des esclaves et se cachent parmi eux.

Mais le capitaine Gaspard qui, une fois de plus, a dû encourir les foudres de Pizarro, se venge en criant après les Indiens. Soudain, il remarque quelque chose d'étrange dans leur cortège. Tous les Indiens marchent pieds nus, alors que font ces jambes bottées parmi eux ? Il se baisse pour mieux voir et se redresse brusquement en criant :

— Mendoza !

Le commandant Gomez a entendu son cri et ordonne aussitôt :

— Arrêtez-les !

— Venez, nous allons passer par les souterrains d'évacuation des eaux ! lance Esteban.

Esteban et ses amis fuient. Les hommes de Pizarro les poursuivent.

— Ils vont encore nous échapper ! grogne Gaspard.

Mais cette fois, Pizarro en personne a pris la direction des opérations.

— Non, je vais leur tendre un piège qu'ils ne pourront pas déjouer, réplique le gouverneur.

Gaspard et Gomez le suivent dans les profondeurs du fort jusqu'à une porte bardée de fer. Un soldat y monte la garde.

— Ouvre la porte, ordonne Pizarro au soldat.

Et à Gaspard et Gomez, il explique :

— J'ai fait enfermer le vieux prêtre du temple ici. En apercevant cette issue, Mendoza et les autres s'y engageront. Nous les attendrons de l'autre côté. Ils sont faits !

Effectivement, Mendoza et ses amis pénètrent dans l'antichambre du temple. Ils y font quelques pas quand, soudain, un bras décharné surgit derrière un pilier brisé.

— Ah, j'ai bien dormi ! fait une petite voix cassée.

Et, après le bras, une tête toute ridée, encadrée de cheveux blancs, apparaît.

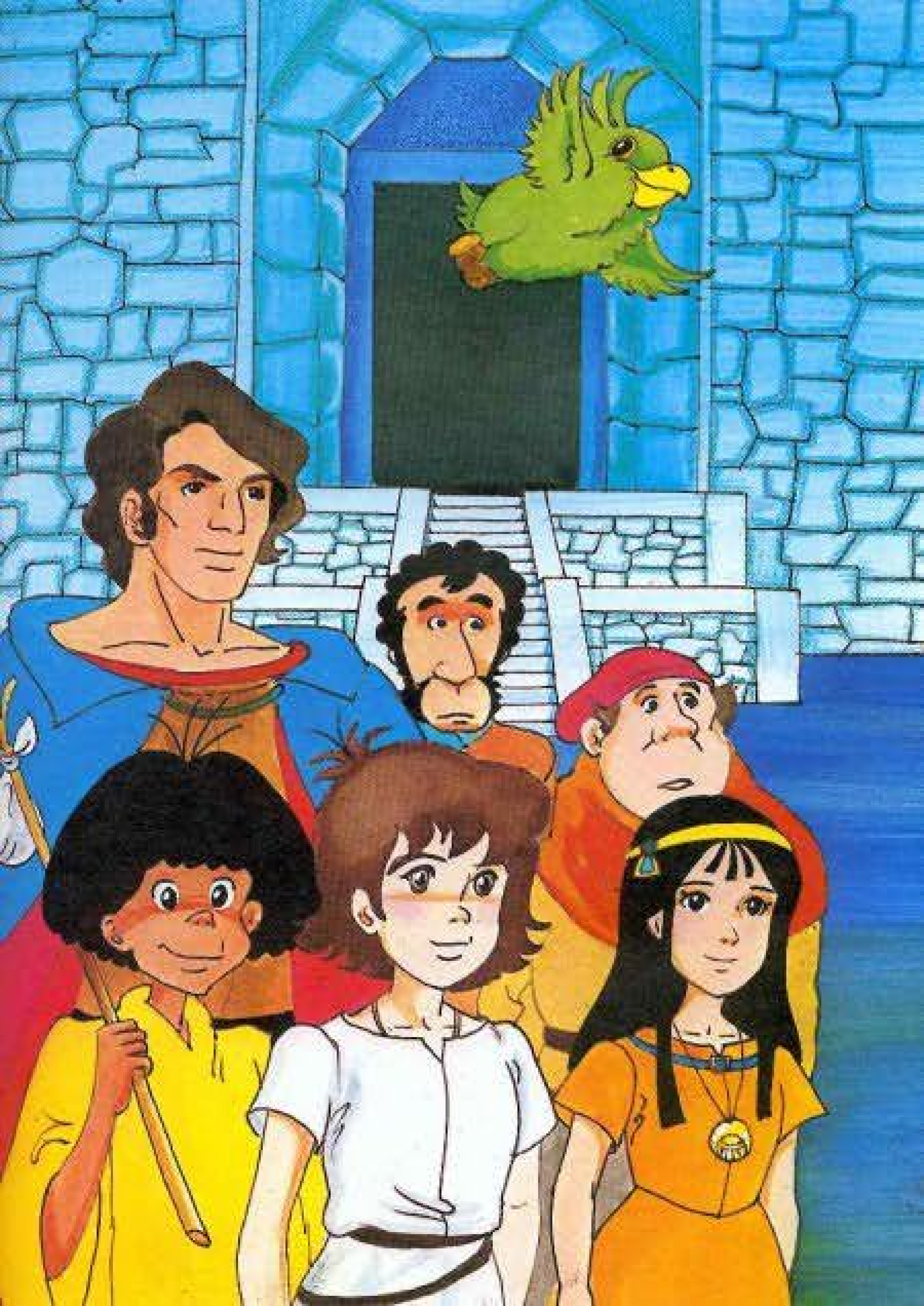
— Est-ce que vous êtes Pacha ? demande Esteban.

— Hé, hé oui ! C'est comme ça que l'on m'appelait autrefois. Et vous, qui êtes-vous ?

Esteban présente ses amis au vieux prêtre et lui explique qu'ils cherchent le passage secret qui leur permettra d'échapper à Pizarro.

— Je vais vous montrer, répond Pacha en se levant.

Mais ses jambes se dérobent sous lui.



— Ah, je ne suis plus jeune ! Tiens, toi là-bas, tu veux bien aider un centenaire ?

— Eu-euh, mo-moi ? fait Sancho.

— Oui, toi ! Je suis sûr que ça t'intéresserait de savoir que j'ai été le prêtre d'une des cités d'or !

A ces mots, Sancho n'hésite pas un instant. Il se baisse et laisse Pacha monter sur son dos.

— Allez, tout droit ! commande Pacha.

Mais en allant tout droit, la petite troupe tombe sur les hommes de Pizarro. Ils cherchent un endroit où fuir, tandis que Pizarro éclate de rire. Seul, Pacha ne se démonte pas. Il tire sur l'oreille droite de Sancho pour lui faire comprendre qu'il doit tourner à droite, puis sur la gauche pour qu'il aille à gauche.

— Maintenant, arrête ! ordonne-t-il. Tu vois cette chaîne ? Tire dessus.

Sancho s'exécute. Une porte dérobée coulisse bruyamment, puis se referme derrière les fuyards, arrêtant la poursuite des soldats de Pizarro. Gaspard la martèle de ses poings, grince des dents, s'étrangle de colère. Rien n'y fait. La porte reste close, trop lourde et épaisse pour être forcée. Et, tandis que le capitaine hurle de rage, Pacha guide Esteban et ses compagnons jusqu'au temple souterrain. Là, tous s'arrêtent, émerveillés. Le temple est soutenu par un immense pilier de glace sculpté.

— Vous voyez ce tableau, dit Pacha aux trois enfants. Il est composé de panneaux mobiles. Vous allez les faire bouger selon mes indications.

Esteban, Tao et Zia se hissent jusqu'au tableau, attendant les instructions de Pacha.

— Bon, mettez la lune et le soleil ensemble. Puis les étoiles au-dessus.

Les uns après les autres, sous les mains des enfants, les panneaux changent de position.

— Et maintenant ? demandent-ils quand ils ont fini.

Pacha ne répond pas. Il lève les yeux. Dans la coupole du temple, un grand rayon de soleil vient d'apparaître. Le pilier de glace brille de tous ses feux sous l'effet de cette lumière intense. Puis, il se met à fondre. Bientôt, une épaisse et brûlante vapeur s'élève.

— Vous allez pouvoir partir, déclare Pacha.

— E-et vou-ous ? demande Sancho.

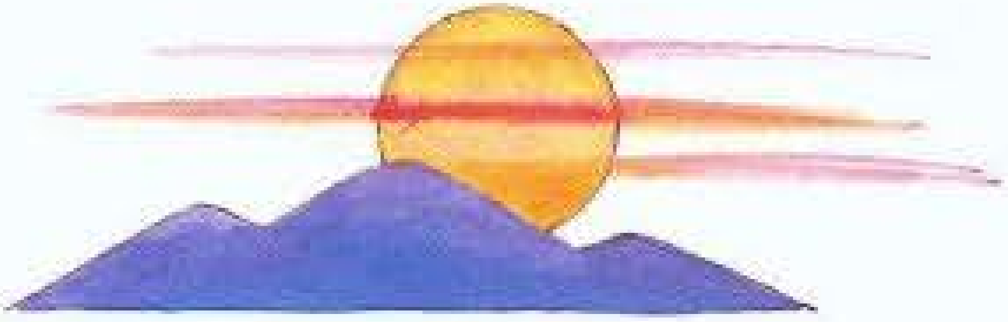
— Moi, je suis le prêtre de ce temple. Je dois rester ici.

La vapeur est de plus en plus épaisse. Elle entoure le vieux prêtre tandis qu'un grondement terrible ébranle l'édifice.

— Le temple ! Le temple s'effondre ! s'écrie Esteban.

— Regarde ! lui dit Tao.

A l'endroit où se trouvait le tableau, un passage dérobé vient de se révéler et, au bout, brille la lumière. Tous s'engagent dans ce souterrain et débouchent de l'autre côté du fort, face à la montagne sur laquelle étincelle le soleil. Il luit si fort qu'il semble les appeler pour leur montrer le chemin des cités d'or.



Les cités d'or, ces mystérieuses cités d'or, personne ne sait où elles se trouvent, mais tous les cherchent. Pour elles, les Espagnols traversent les mers, les détroits les plus dangereux, affrontent les tempêtes, dans l'espoir d'une fortune fabuleuse. Pour elles, Esteban, Tao et Zia sont prêts à parcourir tout le continent américain, du pays des Incas au pays des Mayas.

— Commençons quand même par nous rendre dans mon village, dit Zia à ses deux compagnons. Mon père est l'un des grands prêtres du soleil. Il doit certainement savoir où se trouvent les cités.

Mais après une longue journée de marche, tous trois s'arrêtent et Tao soupire :

— Je croyais que ton village était le plus court chemin pour arriver aux cités d'or, encore faudrait-il le trouver ce village ? Tu es sûre de ne pas t'être trompée de chemin ?

Zia secoue la tête, perplexe.
— J'en suis certaine.
— Non, parce qu'après toutes ces années, tu aurais pu oublier, reprend Tao.
Mais Zia continue de secouer la tête.
— Je ne me suis pas trompée, je n'ai pas oublié. Il était là autrefois, dans cette vallée.
Et, de la main, elle leur montre une large vallée dont ne monte que la brume.
— Les Espagnols l'ont probablement détruit, murmure-t-elle.
A ces mots, des larmes apparaissent dans ses yeux. Esteban lui prend la main, lui sourit, pour la consoler, et soudain... Soudain, le soleil apparaît entre les nuages, le brouillard se dissipe et les contours d'un village se dessinent au fond de la vallée, avec des rangées de maisons de part et d'autre d'une longue allée qui mène au temple.
— Ça alors, fait Tao en regardant Esteban, t'es pas normal, toi ! Tu souris et le soleil brille.

Si Tao se met, lui aussi, à croire à ces histoires de dieu venu de la mer de l'ouest et de fils du soleil... Esteban en hausse les épaules et sans plus écouter son ami commence à descendre vers le village de Zia. Mais là, il règne une atmosphère étrange. Tout n'est que silence. Pas un bruit. Pas un habitant.

— Qu'a-t-il pu se passer ? se demande Zia à haute voix.

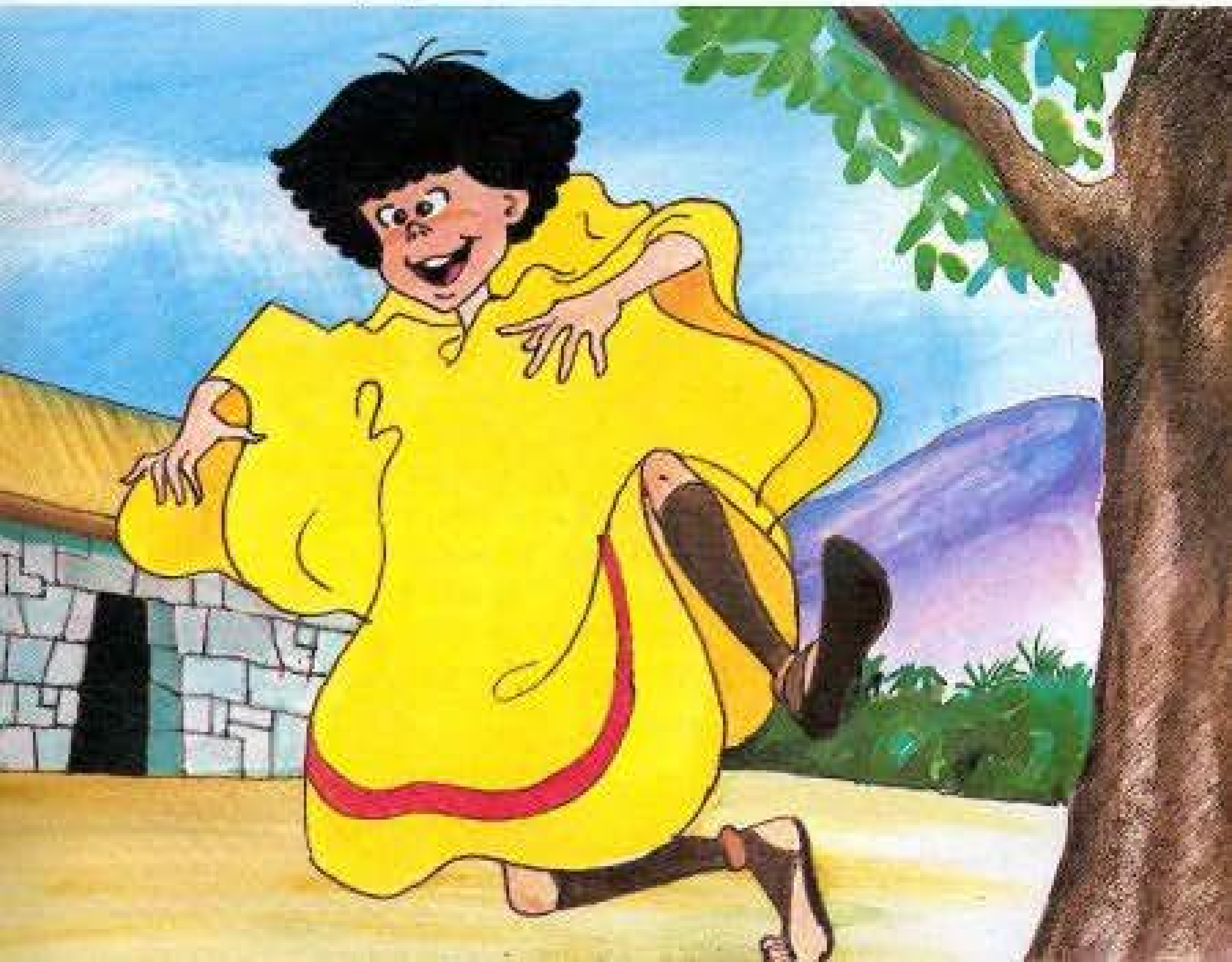
Mais elle n'a pas le temps de s'interroger davantage. Pichu vole vers eux de toute la force de ses ailes, en criant :

— Alerte ! Alerte !

Il est tellement effrayé qu'il plonge dans la tunique de Tao pour se cacher.

— Hé, sors de là, idiot ! Tu me chatouilles, fait Tao en se tortillant et en riant.

— Sauve qui peut, un condor ! s'écrie alors Esteban.



En effet, un immense condor vole au-dessus d'eux, se rapprochant un peu plus à chaque cercle qu'il décrit dans le ciel. Pourtant, Zia ne semble pas effrayée.

— Ne craignez rien, leur dit-elle. C'est Patu. Il est apprivoisé. Et aussitôt, elle appelle le condor.

— Patu ! Patu !

— Il n'a pas l'air de te reconnaître, lui fait remarquer Tao en regardant le condor qui, de nouveau, s'éloigne vers la cordillère.

— Si, il m'a reconnue mais quelque chose a dû l'effrayer, réplique Zia.

Les trois amis continuent de marcher, surveillant chaque porte, chaque fenêtre car ils sentent qu'un danger invisible les menace. Ils sont à mi-chemin de l'entrée du village et du temple quand un terrible éclat de rire retentit derrière eux.

— Ah, ah ! Nous vous tenons enfin.

Ils n'ont pas besoin de se retourner pour savoir qui se réjouit ainsi. A sa voix, ils ont compris qu'il s'agissait du capitaine Gaspard.

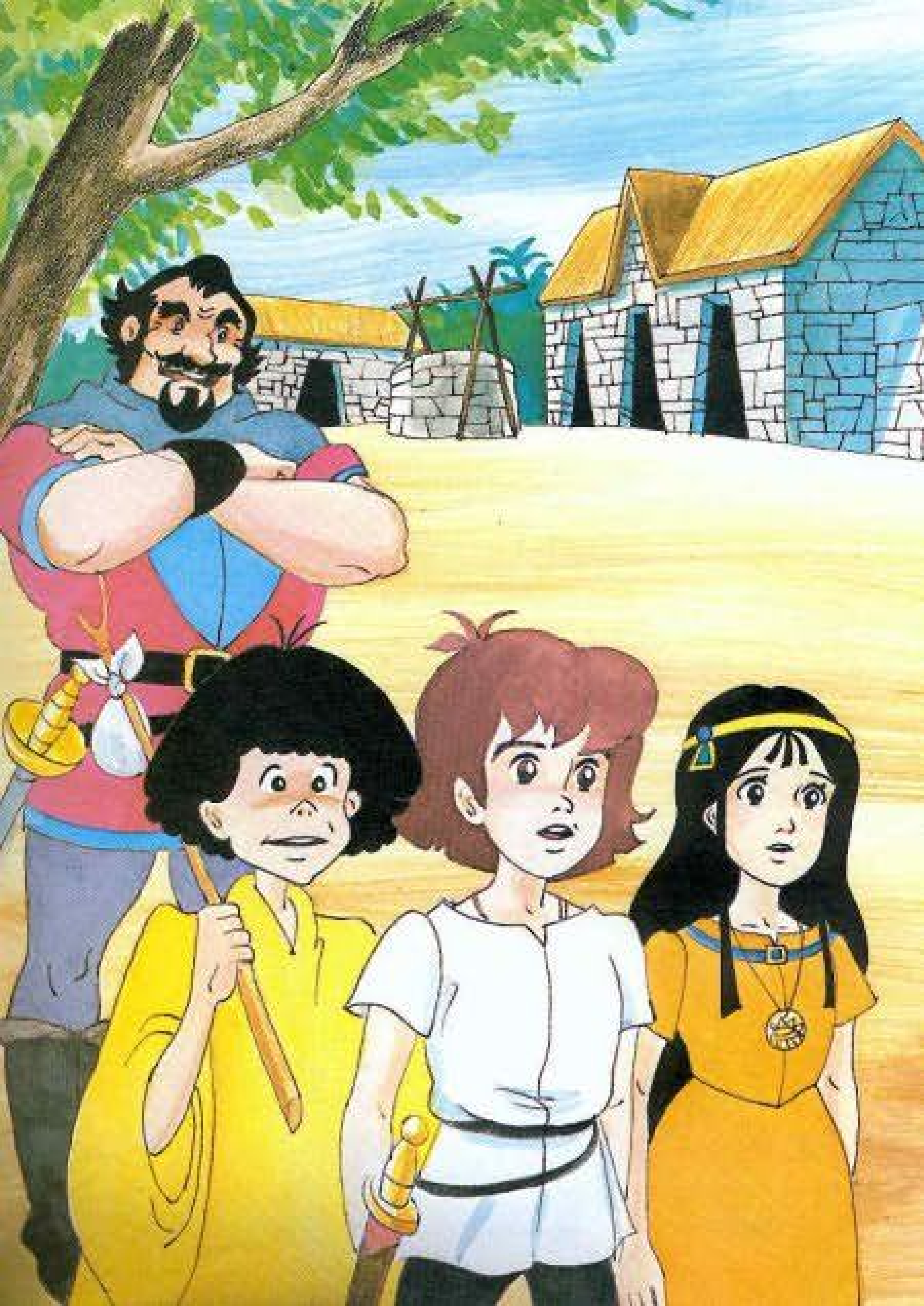
— Vite, au temple ! s'écrie Zia.

— Ne les laissez pas s'échapper, crie en retour le capitaine.

Et, sur les pas des trois amis, résonnent les bottes des soldats dont les épées cliquètent sur les cuirasses. Avec tout ce harnachement, ils sont moins rapides que les enfants qui, déjà, atteignent la terrasse du temple. Ils vont y pénétrer quand, brusquement, une haute silhouette surgit de l'intérieur, leur barrant le passage.

— Comme on se retrouve ! lance méchamment le commandant Gomez. Emparez-vous d'eux !

Aussitôt, les soldats ceinturent Esteban, Tao et Zia.



— Brutes ! Espèces de brutes, voulez-vous me lâcher ? trépigne Tao.

Le dernier descendant de l'empire de Mu peut toujours s'époumoner et se débattre, tout ce qu'il obtiendra c'est de resserrer l'étreinte des hommes de Gomez. D'ailleurs, celui-ci se moque bien des cris de Tao. De sa poche, il sort le quipu d'or de son maître, Pizarro, et, le montrant à Zia, lui ordonne :

— Maintenant, tu vas nous lire ce qui est écrit dans les nœuds de ce quipu.

Zia ne souffle mot.

— Bien, bien, fait calmement Gomez. Emmenez-les !

Qu'a-t-il encore inventé ? Horrifiée, Zia ne tarde pas à l'apprendre. En effet, les soldats les ont conduits jusqu'à une fourmilière. Or, Zia sait qu'il suffit de quelques

secondes à ces fourmis rouges et géantes pour dévorer un arbre et de quelques minutes pour qu'elles se repaissent d'un homme. D'ailleurs, sur un signe de Gomez, ses hommes amènent Esteban et Tao devant la fourmilière.

— Je vais parler ! dit Zia.

— Non, Zia, non ! lui crie courageusement Esteban.

Mais déjà Zia déchiffre le quipu d'or.

— Allez sur le vieux pic, au nord du village de Puma.

— Le vieux pic... C'est donc là que se trouveraient les cités d'or, murmure Gomez en caressant sa barbe.

— Mais... mais, commandant, c'est une région hantée. Même les bêtes sauvages ne s'y aventurent pas, intervient Gaspard.

— Auriez-vous peur, capitaine ? fait Gomez avec une lueur ironique dans le regard.

A ces mots, Gaspard se redresse, bombe le torse et met la main à son épée.

— Moi, commandant, avoir peur ! proteste-t-il.

— Dans ce cas, nous partirons pour le vieux pic dès demain matin, ordonne Gomez. Enfermez les prisonniers !

Cette fois, tout espoir est perdu. Enfermés dans une maison aux fenêtres à barreaux, des sentinelles postées aux portes, comment Esteban, Tao et Zia pourraient-ils s'enfuir ?

— Mendoza a beau être un Espagnol, je regrette qu'il ne soit pas là, soupire Zia.

— Il faut absolument trouver un moyen de se sortir de là, tempête Esteban.

— Pour cela, il faut réfléchir et arrêter un plan, fait Tao.

Esteban hausse les épaules.

— Réfléchir ! Réfléchir ! Demain nous y serons encore avec ta manie de réfléchir...

Mais Zia l'interrompt.

— Chut, écoutez ! dit-elle en posant un doigt sur ses lèvres.

Quelque chose vient de tomber à l'extérieur. Et soudain, la porte de la maison où ils sont retenus prisonniers s'ouvre. A la lueur des étoiles et de la lune, ils aperçoivent les visages de deux terribles guerriers vêtus de peaux de bêtes.

— N'ayez pas peur, leur murmure l'un d'eux. Je m'appelle Waina. Nous sommes envoyés par le chef Kraka pour vous conduire jusqu'à la ville du vieux pic. Nous allons vous aider à vous évader. Venez !

Mais à peine sont-ils sortis qu'un Espagnol s'aperçoit de

leur fuite et donne l'alerte. Pourtant, cette fois, ils parviennent à atteindre le temple. Là, Zia s'agenouille devant l'autel et, après une courte prière, tire sur un anneau situé près de la statue du dieu. Aussitôt, une trappe s'ouvre dans le sol révélant un passage secret.

— Vite, dépêchez-vous ! lance Zia.

Tous s'engouffrent dans le passage secret, tandis qu'au-dessus de leurs têtes c'est déjà la cavalcade infernale des Espagnols partis à leur recherche. Soudain, l'un des soldats laisse tomber sa torche en criant :

— Fuyons !

En un instant, toute la troupe l'imite, se sauvant du temple qui tremble, gronde, vacille et s'effondre dans une pluie de pierres et de colonnes.

— Ils sont morts ! se lamente Gaspard en contemplant les ruines.

— Imbécile, ils nous ont encore filé entre les doigts, siffle Gomez tel un serpent en colère. Mais nous les retrouverons.

Pendant ce temps, les enfants et leurs deux sauveurs ont traversé une forêt magnifique où les lianes jettent des ponts, d'un tronc à l'autre, au-dessus des fleurs. Ils sont arrivés dans une plaine que domine le fort de l'aigle noir et il ne leur reste plus qu'une demi-journée de marche avant d'atteindre le vieux pic. Soudain, un vol de papillons d'or s'élève et tournoie dans le ciel. Ebloui par ce ballet, Esteban se met à courir derrière les papillons. L'un d'eux se pose sur une fleur.

— Comme tu es beau ! Ne bouge pas, dit Esteban au papillon.

Mais un coup de feu éclate et du papillon, il ne reste plus qu'une poussière d'or qui s'évanouit dans le soleil. Ce sont Gomez et ses hommes qui ont rejoint les fugitifs et viennent de rompre le charme.

— Il faut atteindre le fort de l'aigle noir. C'est notre seule chance, s'écrie Waina.

Au fort de l'aigle noir, Esteban, Tao et Zia sont peut-être en sécurité, mais combien de temps le resteront-ils ? Gomez n'est pas homme à renoncer, surtout quand il s'agit d'or. Du haut des murailles, on peut voir sa troupe qui s'installe pour le siège, prépare ses canons. Déjà trois de ses hommes, trois éclaireurs, s'avancent en formation serrée, fusil à la hanche. Les Indiens bandent leurs arcs.

— Pas un pas ou nous tirons !

Alertés par ce cri, les trois amis montent jusqu'aux meurtrières. Quelle n'est pas leur surprise en découvrant que les trois éclaireurs ne sont autres que Mendoza, Pedro et Sancho ! Mendoza, Pedro et Sancho qui ont rejoint la troupe de Gomez !

— Ne tirez pas, dit Esteban. Ce sont des Espagnols mais ils nous ont plus d'une fois sauvé la vie.

Les Indiens se concertent du regard, peu convaincus par les paroles d'Esteban, et finalement décident de laisser repartir les éclaireurs sains et saufs. Pourtant, avant de tourner les talons, Mendoza lance :

— A bientôt, Esteban. Peut-être à ce soir...

— Pourquoi a-t-il dit à ce soir ? demande Esteban.

— Je crois qu'il a voulu nous prévenir, répond Zia. Quand j'étais à Lisbonne, j'ai souvent entendu vanter les qualités de Gomez dans les attaques de nuit.

— Dans ce cas, vous devez partir, font les Indiens. Gagnez le vieux pic, nous, nous retiendrons les Espagnols ici.

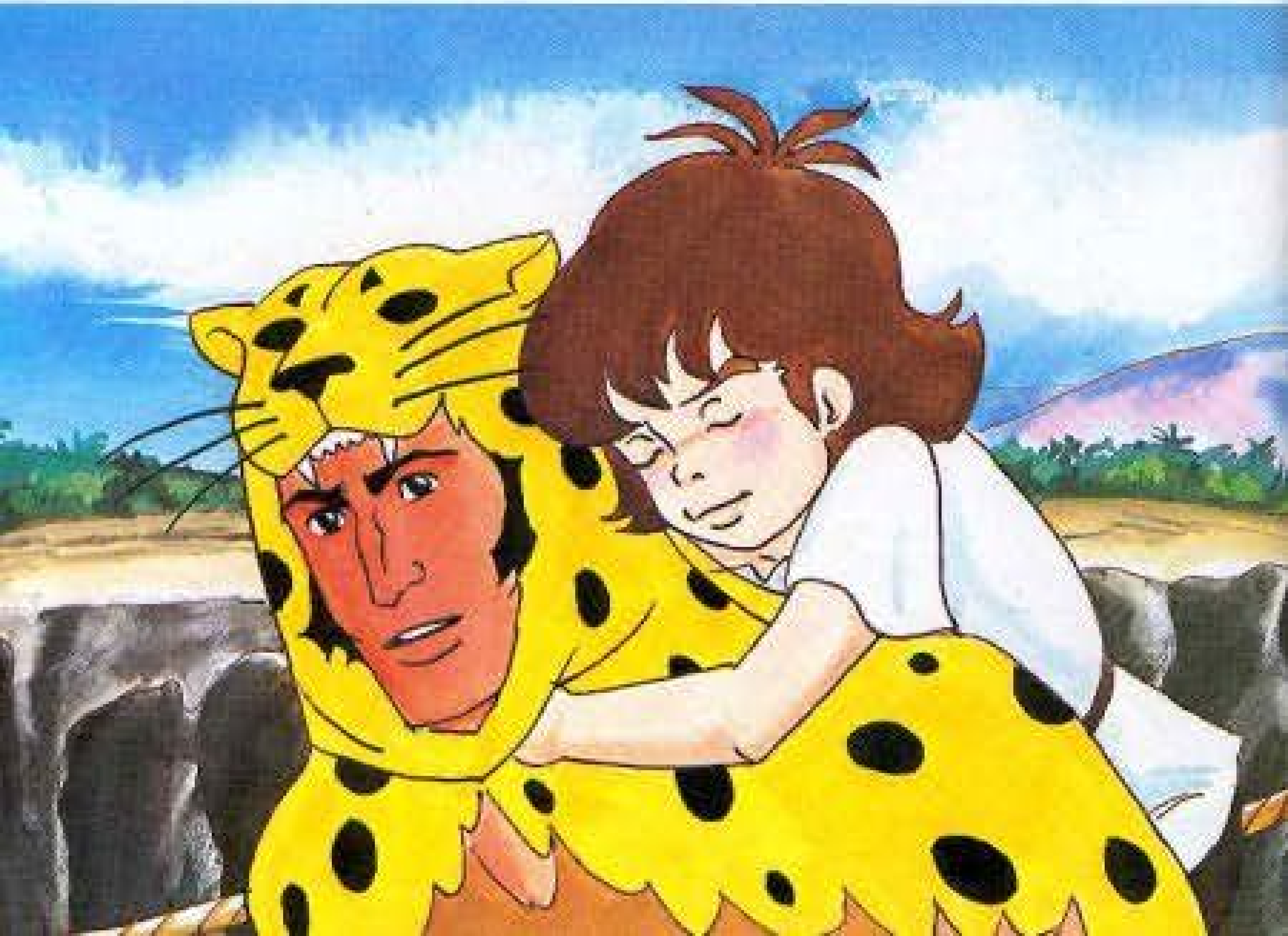
Et ainsi, après cette courte halte, la longue marche

d'Esteban, Tao et Zia se poursuit. Une marche ! Esteban préférerait affronter toute l'armée espagnole plutôt que longer ces précipices, escalader ces parois abruptes, franchir ces chutes fumantes d'écume sur des ponts suspendus qui se balancent, se balancent…

— Ah, je vais tomber ! Je sens que je vais tomber. Je tombe, hurle Esteban, cramponné à la balustrade d'un pont.

— Ne regarde pas en bas et marche, lui réplique-t-on.

Mais Esteban est pris d'un tel vertige qu'il ne peut plus faire un pas. C'est sur le dos de Waina, les yeux fermés, qu'il doit continuer le chemin jusqu'à son entrée au vieux pic. Et quelle entrée ! Tous les habitants de la ville se sont rassemblés au pied des marches du temple et forment une double haie sur le passage d'Esteban et de ses amis.



Kraka, leur chef, se tient lui-même sur l'esplanade du temple, en grand habit de cérémonie, la poitrine couverte de pierres précieuses et de plumes. Mais, à peine a-t-il salué ses hôtes, qu'il remarque les médaillons que portent Esteban et Zia.

— D'où tenez-vous ceci ? leur demande-t-il.

— C'est mon père qui me l'a donné, répond Zia.

— Moi aussi, c'est mon père, fait Esteban.

— Dans ce cas, vous êtes en possession des deux clefs qui ouvrent la cité d'or de Tseila, leur révèle Kraka.

Et, sans plus se soucier de la stupeur d'Esteban et de Zia, il s'avance vers la foule, étend la main pour réclamer le silence.

— Voici les enfants venus de la mer de l'ouest, les envoyés du dieu Piacocha. Tant qu'ils seront parmi nous, nous n'aurons rien à craindre des Espagnols, proclame-t-il.

Esteban étouffe un soupir.

« Ah ! cette manie de me prendre pour un dieu, un envoyé des dieux ou le fils du soleil ! », se dit-il.

Mais comment pourrait-il avoir le cœur de protester ? Les habitants du vieux pic sont tellement accueillants et gentils. Et puis, après toutes leurs aventures, les trois amis apprécient vraiment de se reposer enfin dans une vraie maison, avec de vrais lits...

— Et on va enfin pouvoir prendre un bain ! s'exclame Esteban.

— Un bain ! fait Tao horrifié.

— Eh bien quoi, tu ne te laves jamais ? réplique Esteban.

Tao fronce le nez, prend un air dégoûté.

— Me laver, moi ! Pouah, je déteste ça !

— Conseil d'ami, tu ferais quand même mieux de te laver parce que si tu voyais comme tu es sale, lance Esteban.

Bougonnant et ronchonnant, Tao suit malgré tout Esteban jusqu'à la rivière. Et là, l'eau est si claire, la cascade qui s'échappe de la montagne si douce qu'il ne peut résister. Sa tunique vole par-dessus tête et il plonge. Réflexion faite, se laver n'est pas si désagréable puisque, tout en se nettoyant, on peut nager, faire la planche, jouer avec les poissons...

Mais Pichu, qui aime encore moins l'eau que Tao, l'appelle.

— Tao ! Viens. Tao ! Viens, viens...

— Il faut y aller, décide Tao. Il a dû découvrir quelque chose.

En effet, sur la terrasse qui borde le temple, Pichu a découvert un globe céleste, un cadran solaire et...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fait Esteban, penché au-dessus d'un puits.

Tao le rejoint et se penche à son tour. Au fond du puits, d'étranges dessins sont peints et gravés.

— Ce doit être une carte. Voyons cela de plus près, déclare-t-il.

Et, son livre dont il ne se sépare jamais à la main, Tao saute dans le puits. Mais il a beau tourner les pages, arpenter le puits, se gratter la tête, il ne comprend pas.

— Si nous demandions à Kraka, suggère Zia. Lui doit savoir ce que signifient ces dessins.

Malheureusement, Kraka n'en sait pas plus que les enfants.

— Je ne vois qu'un homme qui pourrait vous renseigner, leur dit-il, c'est Mayucca. Mais j'ignore où il se trouve pour le moment. Probablement quelque part dans la montagne en train de tailler et de sculpter des pierres.

Quelque part dans la montagne, ce n'est pas très précis, mais ce n'est pas non plus assez vague pour rebuter Esteban, Tao et Zia. Bientôt, escortés par les enfants du vieux pic, ils s'en vont à la recherche de Mayucca. Chemin faisant, ils rencontrent un petit berger qui garde des lamas.

— Mayucca ! Bien sûr que je sais où il est, leur dit-il. Tenez, c'est là-bas, dans la grotte que l'on aperçoit d'ici.

Et, en effet, dans cette grotte, un vieillard sculpte des pierres à l'effigie de dieux et de déesses.

— Vous êtes Mayucca ? demande Esteban.

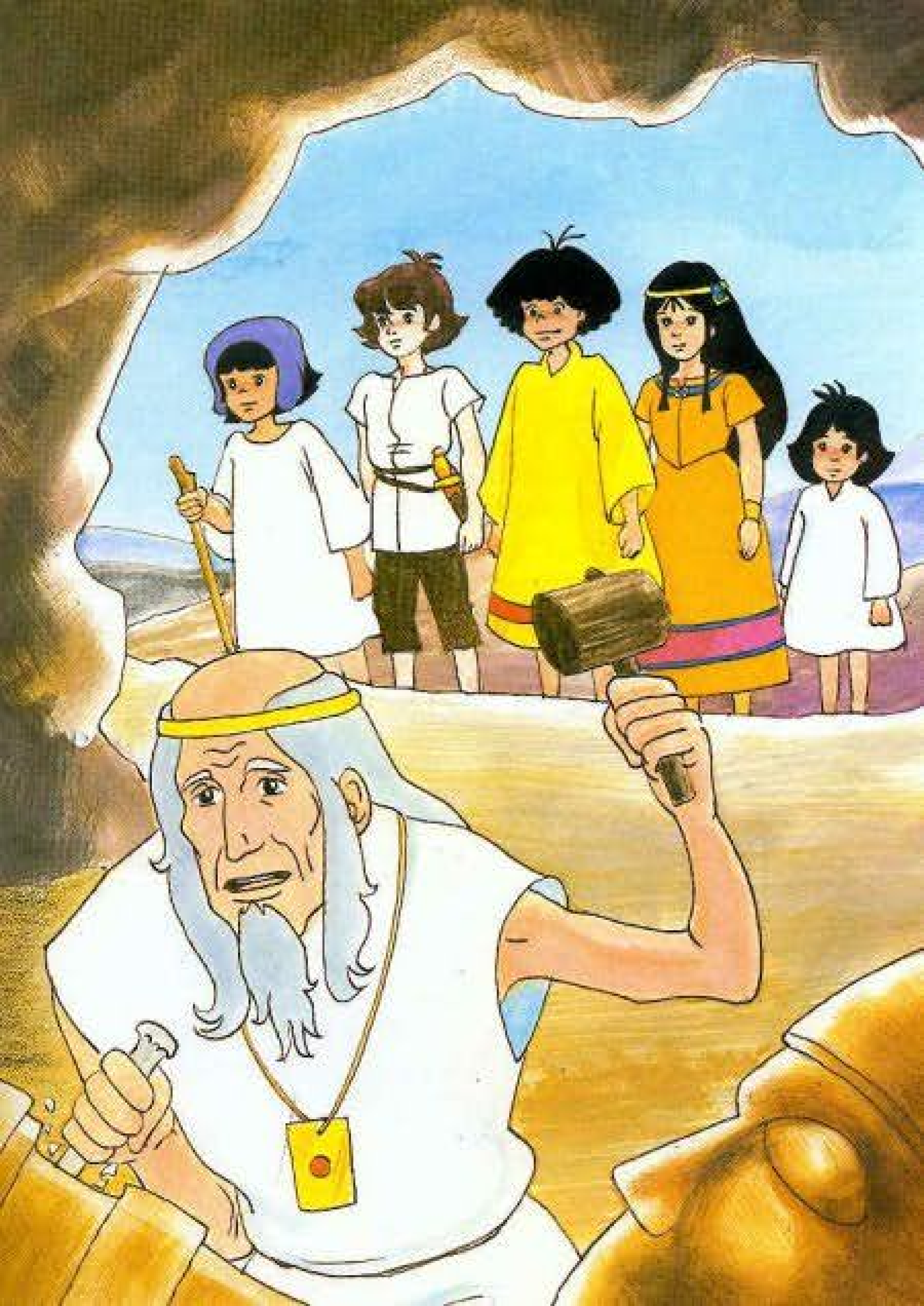
Pas très aimable, le vieillard ne prend pas la peine de se retourner pour répondre :

— Oui. Que me voulez-vous ?

— Voilà, nous voulions connaître la signification des dessins qui se trouvent au fond du puits.

A ces mots, Mayucca pose son marteau et son poinçon.

— Oh, je ne sais pas grand-chose, leur dit-il en se frottant les genoux. Je sais seulement que cela a un rapport avec une histoire, à moins que ce ne soit une légende. Il y a plusieurs années, un homme est venu de la mer de l'ouest. Il est arrivé au pays des Incas et là, il est tombé amoureux d'une jeune fille. Ils ont eu un enfant. Mais comme la jeune fille était une vestale consacrée au soleil, celui-ci pour montrer sa colère a refusé de se lever.



Alors, pour l'apaiser, les Incas ont offert la jeune fille en sacrifice au soleil et ils ont renvoyé l'homme et l'enfant sur son étrange bateau. Mais, avant de partir, l'homme aurait dit : « A l'endroit où se croisent Inti, dieu du soleil, et Koyolite, l'étoile brillante, renaîtra le blason du soleil. » C'est entre ces paroles et les dessins du puits qu'il existe un rapport. Je n'en sais pas davantage.

— Vous ne savez vraiment rien de plus ? le supplie Esteban.

— Non. Et puis ce n'est sûrement qu'une légende.

— Une légende, rien qu'une légende ! murmure tristement Esteban en sortant de la grotte.

— Ne sois pas triste, Esteban, lui dit Zia. Je suis certaine que ce n'est pas une légende et que Mayucca parlait de toi et de ton père. Tu verras, tu retrouveras ton père.

— Tu crois ?

Zia prend Esteban par la main et fait oui de la tête, très fort.

Pendant ce temps, Tao a dévalé la montagne, couru jusqu'à la terrasse du temple et quand ses amis arrivent, il est déjà dans le puits, son livre à la main.

— Inti et Koyolite... quatre plus cinq dans ce sens... Et puis sept moins deux dans ce sens-là, marmonne-t-il. Et... Esteban, Zia ! J'ai compris. Ça y est, j'ai compris ! Tseila ne doit pas être loin d'ici, au sud du vieux pic. Il faut y aller.

— Il n'y a qu'un seul problème, lui fait remarquer Esteban. Avant de nous rendre à Tseila, il faut que Mendoza me rende l'autre moitié de mon médaillon, sinon cela ne servira à rien.

— Dans ce cas, retournons à l'aigle noir et demandons ton médaillon à Mendoza, décide Tao.

Toujours escortés de Waina et de son compagnon, les trois amis refont en sens inverse le terrible chemin qui mène de l'aigle noir au vieux pic.

— J'en ai assez, j'en ai vraiment assez, ne cesse de répéter Esteban. Des montagnes, toujours des montagnes. Et si nous n'y allions pas !

— Aurais-tu le vertige, Esteban ? demande malicieusement Tao.

— Le vertige ! Mais non, je n'ai pas le vertige. Ah, que c'est haut !

Finalement, avec l'aide des uns et des autres, après mille frayeurs et beaucoup de courage, Esteban arrive à l'aigle noir. Mais là, une nouvelle surprise l'attend. Les soldats du fort ont capturé Mendoza, Pedro et Sancho. Tous trois sont ligotés, dos au mur, face à un peloton d'exécution dont les arcs sont déjà bandés.

— Arrêtez ! crie Esteban. Mendoza était parmi les Espagnols seulement parce qu'il voulait me rendre mon médaillon. Voyons, Mendoza, dis-leur que c'est bien la vérité. Ce serait trop bête de mourir comme ça.

Mais Mendoza baisse les yeux et se tait.

— Oui-i, ce-ce serait tro-trop bête de-de mou-mourir comme ça, approuve Sancho qui bégaie autant qu'il tremble.

Mendoza se tait toujours mais, finalement, se sentant pris au piège, il admet :

— Oui, c'est vrai. Prends l'autre moitié de ton médaillon, Esteban. Il se trouve dans ma bourse.

Alors, pour la première fois depuis ce jour où Mendoza l'a sauvé de la tempête, Esteban tient entre ses mains la figure du soleil. Il la place sous le croissant de lune et les deux parties s'emboitent comme si elles n'avaient jamais été séparées. Cette fois, la route des cités d'or est réellement ouverte. Mais c'est une route encore longue et pleine de dangers.

Cependant, pour Esteban, pourvu qu'il n'y ait pas de montagnes à escalader, de ponts suspendus à franchir, le danger n'existe pas. Le danger, ce ne peut même pas être cette lance si lourde, si grosse, mais si belle. Une lance de bronze ! Pourtant Waina lui crie :

— Attention, Esteban, n'avance pas !

— Les Urubus, murmure son compagnon, plein d'effroi.

— Les Urubus ? questionne Esteban.

Pour toute réponse, Waina tend la main vers le plateau qui leur fait face. Là, de derrière le talus, des hommes viennent de surgir. Mais ce ne sont pas vraiment des hommes. Ce sont des géants. Le plus petit d'entre eux est deux fois plus grand que Waina, qui est pourtant immense. Leurs jambes semblent sculptées dans l'airain et leurs corps sont vêtus de peaux d'ours dont les gueules, tous crocs dehors, forment des capuchons sur leurs têtes.

— Fuyez, ordonne Waina. Nous les retiendrons le plus longtemps possible.

Aussitôt, Sancho et Pedro détalent, suivis par les trois enfants et Mendoza. Quant à Pichu, il vole devant tout le monde. Mais brusquement, il fait demi-tour, appelle Tao et guide toute la troupe jusqu'à l'entrée d'une grotte où une petite fille est évanouie.

Entendant du bruit, elle revient à elle.

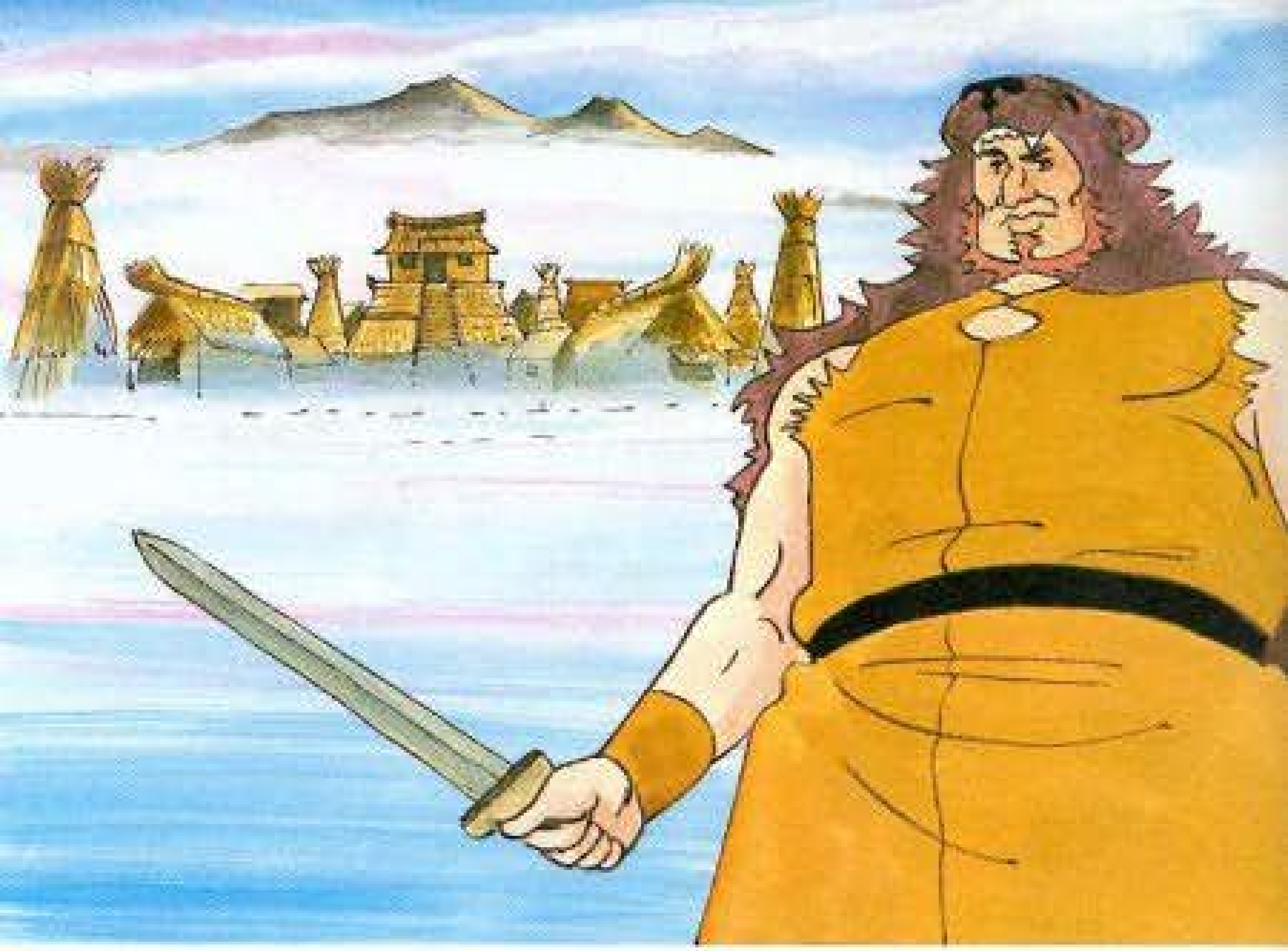
— Comment t'appelles-tu ? lui demande Zia.

— Lana. J'ai été enlevée par les Urubus et je me suis échappée car ils voulaient me sacrifier à leur déesse.

— Et où habites-tu ? fait Esteban.

— Sur le lac.

— Si tu nous guides, nous t'escorterons et nous te protégerons, lui propose Esteban.

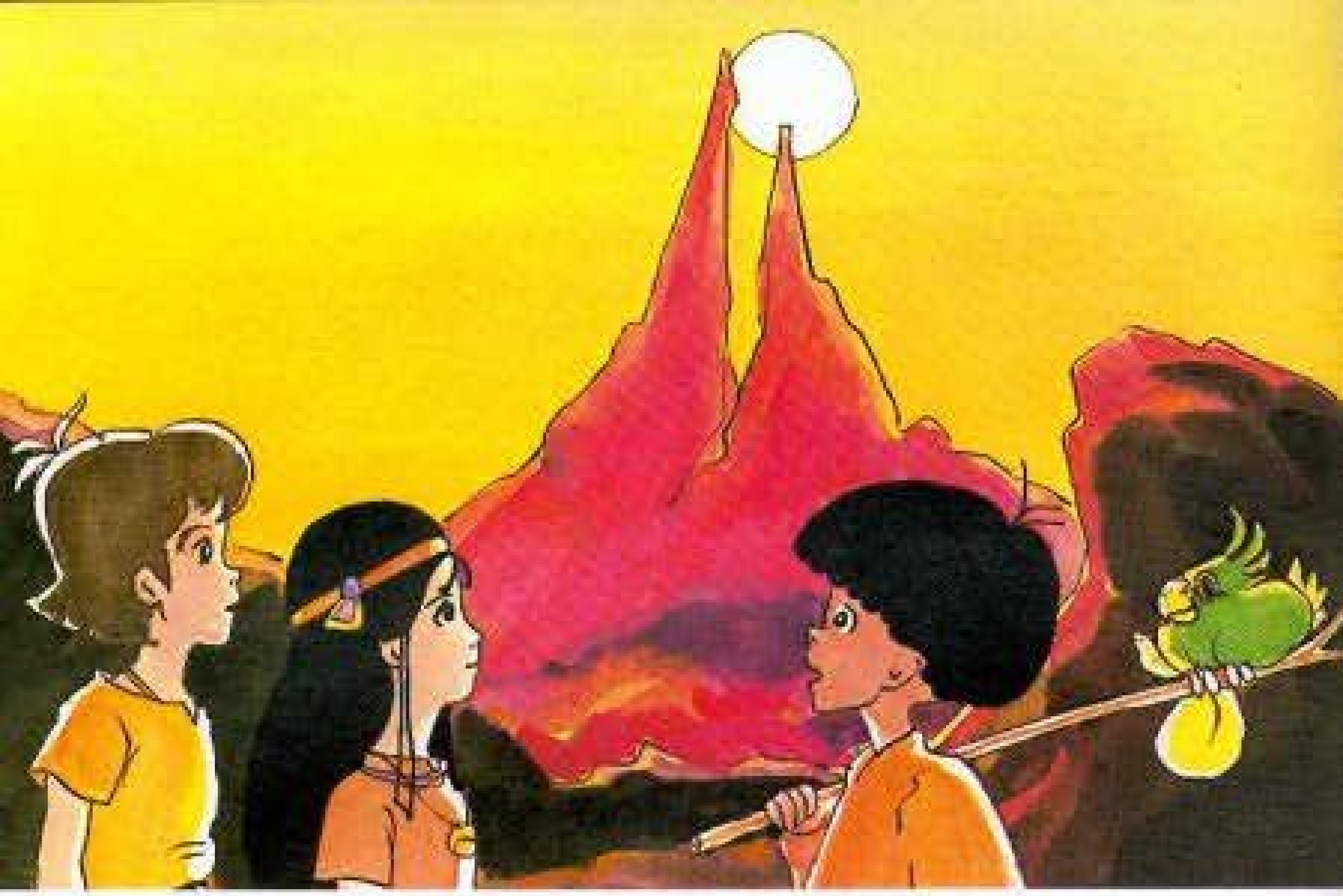


Lana accepte et les entraîne dans un pays qui semble enchanté. Quelle peut bien être cette terre où les maisons surgissent des eaux et donnent l'impression de flotter sur un nuage ? Comment se nomme cette région où, pour s'appeler, on siffle dans un roseau ? Mais, hélas, tous les rêves ont une fin et, pendant la nuit, c'est l'alerte. Les Urubus sont là, sur le pied de guerre, décidés à reprendre Lana. Déjà, ils mettent à l'eau leur lourd radeau. Déjà, les premières lances enflammées tombent sur les maisons de roseaux qui, aussitôt, prennent feu. La ville enchantée va sombrer ! Pour les Urubus, la victoire est certaine, si évidente qu'ils ne font pas attention à cette drôle de chose qui vogue vers eux. D'ailleurs, pourquoi se soucieraient-ils d'un canot renversé qui flotte, la quille en l'air ? Mais ce canot n'est pas un canot ordinaire. C'est le premier sous-

marin de tous les temps, inventé par Tao, muni d'un périscope et même d'une arme redoutable dont les Urubus ne vont pas tarder à connaître la puissance, une serpe ! Oui, mais une serpe qui, maniée par l'habile Tao, tranche l'un après l'autre les liens qui retenaient les troncs d'arbre du radeau. En quelques manœuvres du sous-marin, le radeau est disloqué, les Urubus renversés et terrifiés par ce monstre qui a surgi des eaux du lac. En hurlant de frayeur, les géants nagent de toutes leurs forces vers la rive. La cité des roseaux est sauvée !

Mais les Urubus, terribles guerriers, ne resteront pas sur cette défaite. Ils voudront prendre leur revanche sur ces étrangers. Et le père de Lana le sait.

— Vous ne pouvez pas rester ici, dit-il à Esteban et ses amis. Mais pour fuir, il n'existe qu'une seule voie, celle de la vallée de la mort. Les Urubus ne s'y aventurent jamais.



La vallée de la mort ! Elle porte bien son nom. C'est un canyon aride d'où s'exhalent des vapeurs de soufre. On ne peut y avancer que le visage protégé d'un linge. Et même avec ces précautions, le souffle vous manque, des vertiges vous prennent. C'est épuisés qu'Esteban et ses amis sortent enfin de cette terrible vallée. Mais où vont-ils aller maintenant ? La nuit tombe. Autour d'eux, il n'y a que la montagne et encore la montagne. Cependant, le spectacle du coucher du soleil est si beau qu'ils en oublient de se décourager.

Devant eux se dresse un pic fendu en deux comme un arbre foudroyé, et, dans cette fracture, un dernier rayon de soleil se glisse comme un rayon de lune et frappe le versant de la montagne opposée. Tous se taisent, éblouis. Mais soudain, Esteban pousse un cri.

— Regardez là-bas ! Là où le soleil touche la montagne, on croirait un diamant qui brille.

— Il faut voir cela de plus près, décide Mendoza.

La petite troupe se dirige vers ce qui semble être un diamant et s'exclame d'un seul chœur :

— Oh !

Il s'agissait bien d'un diamant, mais d'un diamant enchâssé dans le front d'une immense statue sculptée dans le flanc même de la montagne.

— Vous vous souvenez de ce que nous a dit Mayucca, leur rappelle Esteban. A l'endroit où se croisent Inti, dieu du soleil, et Koyolite, l'étoile brillante...

— Et regardez les deux cercles qui se trouvent sur la poitrine de la statue, fait remarquer Mendoza. Esteban, Zia, essayez chacun de poser vos médaillons sur ces cercles, je parierais qu'ils s'y emboîtent.

Aidés par Pedro et Sancho qui leur font la courte échelle, Esteban et Zia obéissent à Mendoza. Le navigateur avait raison. Les deux médaillons s'encastrent parfaitement dans les cercles. Et, juste au moment où ils les posent...

Même Tao en perd la parole.

Car, derrière la statue, la montagne se fend, s'écarte, coulisse comme les deux battants d'une porte gigantesque et, derrière ceux-ci, apparaît une ville, une ville fabuleuse, toute dorée et dont l'allée centrale est bordée de colonnes.

— La cité d'or ! s'exclament Pedro et Sancho.

Esteban, Tao, Zia, Mendoza et les deux marins s'engagent dans cette immense et monumentale avenue tandis que le soleil décline. Ils montent vers le temple. Mais tandis qu'ils progressent, la cité peu à peu devient grise.

— Ce n'est pas une cité d'or, lance Mendoza. C'est à cause des rayons du soleil couchant qu'elle semblait dorée.

— Mais pourquoi ne pensez-vous qu'à l'or ? lance Esteban.

— I-il est drô-drôle. Si-si il y a pas d'o-d'or, a-alors on a fait-fait tout ce che-chemin pour rien, réplique Sancho, furieux.

Et, tout en se chamaillant ainsi, Esteban et ses amis arrivent devant le temple. Ils pénètrent à l'intérieur. Mais là non plus, aucune trace d'or. Seulement une salle immense ornée d'un emblème semblable à celui qui se trouvait à bord du Solaris.

— Si je tirais sur la partie centrale comme je l'ai fait sur ton bateau, Tao ? propose Esteban.

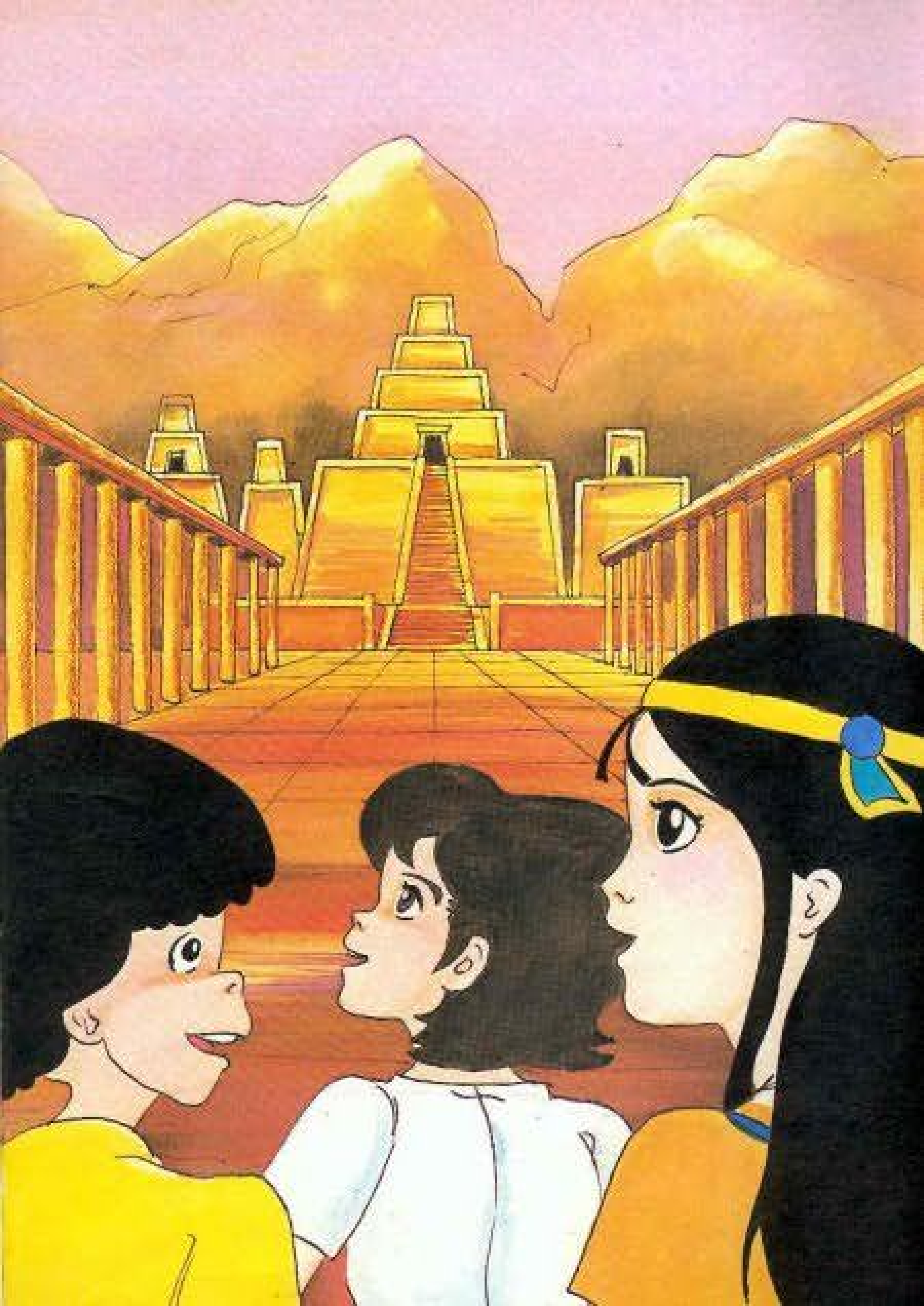
— Essaie, répond Tao.

— Fai-faites quand même a-attention.

Au moment où Esteban actionne le levier, un rayon d'une extraordinaire luminosité apparaît et frappe le sol du temple qui se met à trembler.

— Mettez-vous à l'abri, crie Mendoza.

— C'est un tremblement de terre, tout va s'effondrer, fait Pedro.



En effet, dans un bruit infernal, les dalles du temple se fendent, se soulèvent et, sous le regard stupéfait de Mendoza et des enfants, une sorte de monstre surgit.

— Un-un con-condor gé-géant !

Mais au lieu de faire ce que font tous les monstres dans ces circonstances, c'est-à-dire de les dévorer, celui-ci s'immobilise.

— Ce n'est pas un monstre, c'est une statue ! s'exclame Esteban.

— Et une statue... murmure Mendoza tout en s'approchant du Condor.

Il le touche, le palpe, le touche encore et finalement déclare, le visage illuminé :

— Une statue d'or !

A ces mots, Pedro et Sancho tombent dans les bras l'un de l'autre et se mettent à danser en chantant :

— De l'or, de l'or, ah le bel oiseau d'or !

Cette nuit-là, tous dorment dans le temple, sous les ailes déployées du condor. Mais au matin, Pedro et Sancho se

lèvent sans bruit et décident d'explorer plus en détail le temple. Peut-être trouveront-ils d'autres condors, d'autres trésors, se disent-ils !

Lorsqu'il se réveille à son tour, Mendoza part à leur recherche, car avec ces deux-là il faut toujours se méfier des catastrophes qu'ils pourraient provoquer. Quant à Esteban, Tao et Zia, ils continuent de dormir profondément et peut-être auraient-ils dormi davantage si Pichu ne les avait pas réveillés en criant :

— Tao ! Tao !

— Que se passe-t-il, Pichu ? demande Tao en se frottant les yeux.

En guise de réponse, Pichu s'envole et ne s'arrête qu'à la hauteur du bec du condor. Là, il saisit un objet que la statue tient en son bec.

— Un quipu ! s'exclame Zia.

— Apporte-le-nous, Pichu ! demande Tao.

Mais Pichu a beau tirer sur le quipu, il ne parvient pas à le retirer du bec de la statue.

— Je vais y aller ! décide Tao en commençant à escalader la statue.

— Je viens avec toi, fait Esteban.

Et les voilà grimpant le long des ailes, du dos, glissant sur la tête. Soudain, pris de vertige, Esteban pousse un cri et tombe à la renverse.

— Où es-tu ? Je ne te vois plus ! s'écrie Tao.

Heureusement, Esteban réapparaît aussitôt.

— Ça alors, c'est bizarre ! fait-il. Il y a une pièce avec des fauteuils à l'intérieur du condor. Et le quipu ?

— Attends, je le tiens ! répond Tao.

Mais comme il achève sa phrase, Tao, à son tour, pousse un cri et tombe, lui aussi, tenant le quipu à la main.

— Tao ! hurle Esteban.

Tao va s'écraser aux pieds du condor. Esteban ferme les yeux, horrifié. Mais au lieu du bruit de la chute, il entend la voix de Mendoza qui, revenant dans le temple, s'est précipité pour amortir la chute de Tao.

— J'arrive toujours au bon moment, dit-il.

— Merci, fait Tao.

Et il tend à Zia le quipu pour lequel il a risqué sa vie.

— Qu'y a-t-il d'écrit ? lui demande-t-il.

— Un grave danger menace la ville. Tous les habitants sont partis vers le pays maya. Pourtant le grand condor pourra les sauver, déchiffre-t-elle.

Tao hausse les épaules.

— Ça ne veut rien dire !

A ce moment, il est interrompu par Pedro et Sancho qui reviennent en courant.

— Hé, vous autres, on a trouvé un passage secret derrière le temple et il y a un drôle de bruit qui vient de là, leur annoncent-ils.

— Un passage secret ? Allons voir cela de plus près, propose Mendoza.

Pedro et Sancho ne se sont pas trompés. Il existe effectivement un passage secret derrière le temple, et plus les amis progressent dans le souterrain, plus le bruit s'accroît.

— Ça ressemble au grondement d'un tremblement de terre, remarque Esteban.

— Et ça vient de là-bas, précise Mendoza en leur montrant une direction de la main.

Se guidant grâce au bruit, tous continuent d'avancer. Soudain, ils s'arrêtent. Devant eux s'étend un lac, mais un lac de lave bouillonnante et fumante.

— Un volcan ! s'exclame Esteban.

— Et qui ne va pas tarder à entrer en éruption, ajoute Mendoza. Sortons tous d'ici avant qu'il ne soit trop tard.

Mendoza avait raison. A peine sont-ils sortis du passage secret que la terre se met à trembler.

— Réfugions-nous dans le temple ! crie Esteban.

Mais là, les murs vacillent, le toit s'effondre.

— Il faut monter dans le condor, c'est lui qui nous protégera ! leur rappelle Zia.

Sous les pierres qui tombent, risquant à chaque instant de les assommer, tous escaladent le grand condor et s'installent dans la salle qu'Esteban a découverte le matin.

Mais à peine se sont-ils mis à l'abri qu'un grondement plus formidable que les autres ébranle le temple. Soudain une gerbe de feu surgit, venue des profondeurs.

— C'est la fin ! pense Mendoza.

Sancho et Pedro pleurent dans les bras l'un de l'autre.

Ils poussent un cri. Que se passe-t-il ? Qu'arrive-t-il ? Le condor bouge. Le condor se soulève. Le condor est projeté par la gerbe de feu. C'est trop horrible ! Les deux marins ne veulent pas voir cela et ils ferment les yeux. Mais quand ils les rouvrent, quelle n'est pas leur stupeur !

— Dis-dis-moi Pe-pe-dro, on-on vole !

Mendoza se retourne vers eux.

— Oui, nous volons, leur dit-il.

— Je suis certain que ce condor a été construit par mes ancêtres, fait Tao.

— Tes ancêtres étaient des hommes remarquables, approuve le navigateur.

Sous les yeux d'Esteban et de ses amis défilent les forêts, les fleuves, les montagnes... Mais soudain, Mendoza fronce les sourcils.

— Esteban, j'ai l'impression que le condor descend. S'il ne remonte pas, nous risquons même de nous écraser contre l'un de ces pics.

— Je sais, fait Esteban. Mais le condor se dirige tout seul.

A ce moment, Tao, qui, depuis quelques instants, réfléchissait, montre l'emblème du soleil gravé à l'avant de la salle.

— Essaie d'y poser ton médaillon, ordonne-t-il à Esteban.

Esteban s'exécute. Aussitôt, les pieds du condor rentrent à l'intérieur de son ventre, ses ailes se déploient davantage, une vitre descend, protégeant la salle du vent et le grand oiseau reprend de l'altitude. Transporté de joie par toutes ces merveilles, Esteban s'écrie :

— Vole mon bel oiseau ! Grâce à toi, nous irons partout, nous ne craindrons plus personne.

Mais Esteban ignore encore que le condor vole seulement grâce à l'énergie solaire. Sans soleil, il reste ancré au sol. Or, un jour, le condor arrive dans une région où, depuis des mois, de lourds nuages se sont amoncelés, où depuis des semaines il ne cesse de pleuvoir. Et, malgré tous les efforts d'Esteban, le condor ne cesse de descendre vers une jungle touffue, verte et menaçante. C'est là finalement qu'il se pose, défonçant les lianes, brisant quelques arbres sur le chemin de son atterrissage.

— Hum, cet endroit n'a pas l'air très accueillant ! fait Tao.

— Je pense même que nous aurions intérêt à en partir avant de faire connaissance de quelque bête sauvage, ajoute Mendoza.

A peine a-t-il achevé sa phrase que Pichu volète autour d'eux en criant :

— Danger ! Alerte ! Danger !

Au même instant, un serpent monstrueux, aussi gros qu'un dragon, surgit. Ses yeux étincellent entre les feuillages. Il rampe, rapide, vers le condor. Après un moment de frayeur, tous sautent hors du condor et s'enfuient dans la jungle, poursuivis par le monstre.

Soudain, Tao s'arrête.

— Regardez, cet arbre là-bas ! s'exclame-t-il.

— Je n'en ai jamais vu d'aussi grand, fait Esteban.

— Entrons à l'intérieur de son tronc pour nous mettre à l'abri, ordonne Mendoza.

Mais une fois à l'intérieur, ils se rendent compte qu'ils viennent en réalité de pénétrer dans un long et sombre tunnel. Et, de l'autre côté du tunnel, un spectacle superbe les attend. Un fleuve d'argent, aussi large qu'un bras de mer, serpente entre des prairies couvertes de fleurs.

— Que c'est beau ! murmure Zia.

— Chut ! fait Mendoza.

Tous se taisent et prêtent l'oreille. Un tambour résonne dans la forêt touffue qui borde les prairies. Le martèlement semble de plus en plus proche. Que vont découvrir Esteban et ses amis ?

Mais leur inquiétude ne dure pas, car ce sont deux femmes qui sortent de la forêt. Mendoza s'avance vers elles.

— Ne bougez pas ! lui ordonnent-elles.

A sa grande surprise, Mendoza réalise que ces femmes se comportent comme des guerriers et bandent leurs arcs pour l'intimider.

— Qui êtes-vous ? leur demande-t-il.

— Nous sommes les Amazones et vous êtes nos prisonniers. Nous allons vous conduire auprès de notre reine qui décidera de votre sort.

Un peu vexés d'être retenus ainsi par des femmes, Mendoza et ses deux marins comprennent malgré tout que mieux vaut leur obéir. Et les voici, suivis d'Esteban, Tao et Zia, marchant derrière elles tandis que les sons du tambour se font de plus en plus précis. Arrivés à la cité des Amazones, ceux-ci deviennent même assourdissants. Ce sont les Amazones qui, assises en tailleur, martèlent des tambours de la paume de leurs mains tandis que danse une vieille femme, une véritable sorcière, portant un masque horrible.

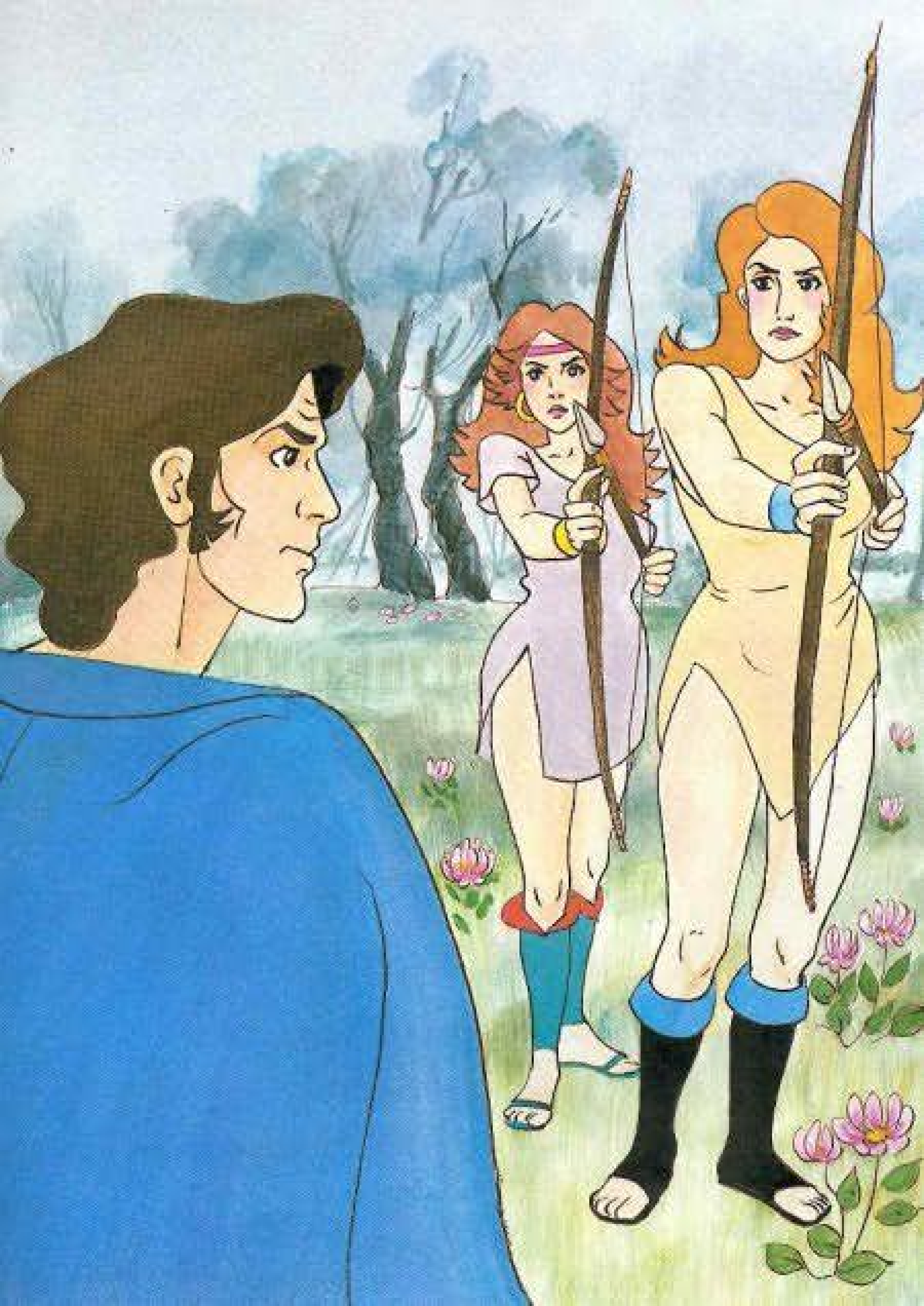
— Ha-a ! crie-t-elle. Des prisonniers ! Ils arrivent à point pour le grand sacrifice au dieu de la pluie.

— Nous sacrifier ! fait Mendoza.

— Oui, depuis des mois et des mois, il ne cesse de pleuvoir. Le dieu de la pluie réclame un sacrifice pour apaiser sa colère, répond la sorcière. Enchaînez-les !

— Non, attendez ! s'écrie Mendoza. Vous ne pouvez pas faire cela. L'enfant que vous voyez ici est le fils du soleil. Sur une prière de lui, la pluie peut cesser et le soleil briller.

— Le fils du soleil ! Sornettes, ricane la sorcière.



Mais elle est interrompue par l'arrivée d'une femme d'une grande beauté.

— Que se passe-t-il ? demande-t-elle.

— Majesté, cet étranger prétend qu'il y a parmi eux le fils du soleil, répond la sorcière.

— Très bien, qu'on le laisse prouver s'il dit la vérité ! ordonne la reine des Amazones.

La sorcière est furieuse d'être ainsi bafouée. Les amis d'Esteban retiennent leur souffle. Le fils du soleil va-t-il réussir ? Comment un seul rayon pourrait-il transpercer ces nuages si lourds, si noirs ?

— Je vous en prie, faites que le soleil apparaisse, ne cesse de répéter Esteban.

Mais au lieu du soleil, c'est un éclair qui zèbre le ciel.

— Vous voyez bien qu'ils mentent ! exulte la sorcière.

Déjà, elle s'apprête à ordonner le sacrifice quand, soudain, Zia s'écrie :

— Regardez !

L'orage s'éloigne. Les nuages s'écartent et un petit bout de ciel bleu apparaît, s'élargit... Esteban a réussi.

— Vous êtes mes hôtes, leur dit la reine.

Pourtant, si agréable que soit leur séjour dans la cité des Amazones, Esteban et ses amis doivent songer à repartir vers les cités d'or. Seulement, comment s'y prendre ? Comment faire voler de nouveau le grand condor ? Pour cela, il faudrait beaucoup de soleil, beaucoup plus de soleil qu'il n'en brille au-dessus du pays des Amazones. C'est alors que Tao a une idée. Il demande à la reine si elle accepterait de leur prêter son immense miroir qu'elle appelle le « miroir de la lune ».

— Car, en réfléchissant les rayons du soleil dans le miroir de la lune, nous pourrons décupler l'énergie solaire habituelle dans cette région et le grand condor s'envolera de nouveau, explique-t-il.

Devant tant de sagesse et de science, la reine des Amazones ne peut que s'incliner. Aussitôt, une troupe d'Amazones quitte la cité, portant le fameux miroir. Sur les ordres de Tao, elles l'orientent, l'inclinent et bientôt une vive lueur enveloppe le condor.

— Nous pouvons repartir, déclare Esteban qui est déjà aux commandes.

Et, après avoir remercié les Amazones, Esteban et ses amis s'envolent vers le pays maya, toujours à la recherche des cités d'or.

Mais le chemin des cités d'or est semé d'embûches et Esteban, Tao, Zia, sans oublier Pichu, ne sont pas les seuls à l'emprunter. Alors qu'ils découvrent une nouvelle ruine, mais aussi une tablette qui leur fournit un indice

supplémentaire, ils sont confrontés à la belle et cruelle Marinché et à son compagnon, le docteur. Que ne feraient-ils pas Marinché et le docteur pour parvenir les premiers aux cités d'or ? Empoisonner les habitants de tout un village, faire sacrifier Esteban et ses amis ne les rebutent pas. Et quand le fils du soleil leur sauve la vie, pour le récompenser ils lui indiquent une fausse route, celle d'un marécage infesté d'alligators. Pourtant, malgré les pièges des hommes, les dangers de la nature, et en dépit des bêtises de Sancho et Pedro, les enfants arrivent un jour au pied du bouclier fumant, une montagne dont parlait une des tablettes déchiffrées par Tao. Et là, un prodige étrange a lieu. Le vase, dont Tao ne s'est jamais séparé depuis qu'il a quitté son île, se met à briller comme s'il avait été fondu dans une matière irradiante. Et, au

même moment, un rayon lumineux s'échappe du bouclier qui fume et monte en faisceau vers le ciel. Puis, le faisceau et le vase s'éteignent.

— C'est surprenant, fait Esteban. On aurait dit que le vase et le rayon s'appelaient, se répondaient.

— Il faut étudier cela de plus près, décide Tao.

Et tous s'avancent vers la montagne d'où s'écoule une cascade. Ce pourrait être une impasse, mais Esteban et ses amis ont appris au cours de leur long périple qu'une cascade peut souvent cacher autre chose. Une fois encore, ils se faufilent derrière le rideau de brume et d'écume et découvrent un passage secret. Mais ce souterrain ne ressemble à aucun de ceux qu'ils ont empruntés dans leur quête des cités d'or. Il n'est pas taillé dans le roc. Il n'est pas tapissé de dalles de pierre. Il est lisse, orné de cerceaux à intervalles réguliers.

— On se croirait dans l'une des salles des machines du Solaris, pense Esteban.

Le Solaris, le vase de Tao et maintenant ce singulier couloir... Le bouclier fumant serait-il le terme de leur voyage ? Le réceptacle de la cité d'or ? Soudain, tous s'arrêtent, frappés de stupeur. Ils viennent de déboucher dans une salle au centre de laquelle se dresse une immense colonne de cristal et de lumière. Et il y a plus étonnant encore ! Tout en bas de la salle, s'activant aux commandes d'une machine, des êtres bizarres s'agitent. Ils sont petits et maigres. Leurs visages anguleux et leurs crânes chauves sont encadrés d'oreilles pointues. Et leurs yeux ne sont pas noirs ou bleus, ils sont rouges.

— Augmentez la puissance, ordonne l'un de ces êtres.

Des ondes lumineuses parcourent aussitôt la colonne

centrale et au même moment le vase de Tao irradie de nouveau.

— Quelque chose perturbe le fonctionnement ! lance un autre de ces personnages.

— Cherchez-en l'origine ! ordonne le premier.

L'origine ? Esteban et ses amis devinent aussitôt qu'il s'agit du vase de Tao. Inutile d'aller au-devant d'ennuis ! Sur la pointe des pieds, ils partent se cacher.

Malheureusement, ils ne tardent pas à être découverts et emmenés dans un lieu sinistre, une pièce dont les murs sont couverts de sarcophages transparents à l'intérieur desquels reposent...

— Quelle horreur ! s'écrie Zia. Ils sont morts ?

Comme par magie, un vieillard apparaît.

— Non, ils ne sont pas morts. Ils dorment. Ils hibernent en attendant l'énergie nécessaire au grand réveil.

— Qui êtes-vous ? demande Esteban.

— Nous sommes les Olmèques et vous n'avez rien à craindre de nous. Nous aimons beaucoup les enfants.

Et sur un rire sinistre, le vieillard disparaît comme il était apparu tandis que d'autres Olmèques s'emparent d'Esteban, Tao et Zia et les allongent de force sur des lits.

— Prêt pour la transplantation de cellules ? fait l'un.

— Prêt.

Esteban se tourne vers Tao.

— De quoi parlent-ils ? demande-t-il.

— C'est terrible ! s'écrie Tao. Je crois qu'ils vont nous mettre en hibernation comme ceux qui se trouvent dans les sarcophages et...

Tao ne s'était pas trompé. Les Olmèques apportent de grandes cloches de verre qu'ils rabattent sur les trois amis et, ainsi emprisonnés, ils les conduisent dans une chambre

froide. Bientôt, Esteban, Tao et Zia n'ont même plus la force de crier. Tout ce qu'ils peuvent encore faire, c'est claquer des dents. Dans quelques instants, ils dormiront d'un profond et long, très long sommeil.

Mais une petite Maya, esclave des Olmèques, a tout surpris de leur plan. Elle réussit à rejoindre Mendoza et les deux marins qui étaient parvenus à s'échapper et les prévient. Mendoza, qui a compris que le fonctionnement de la colonne de cristal et de lumière était vital pour les Olmèques, s'introduit de nouveau dans la salle où elle se trouve et perturbe son fonctionnement en ouvrant les vannes. Profitant de cette diversion et guidé par Maina, la petite Maya, Mendoza arrive à temps pour sauver Esteban, Tao et Zia. Mais on ne s'enfuit pas ainsi du bouclier fumant et, à peine les amis sont-ils dehors que les

Olmèques surgissent, poussant leurs cris de guerre perçants, semblables à ceux des singes.

— Cette fois, c'en est fini de nous ! murmure Mendoza.

Selon leur habitude, Pedro et Sancho se réfugient dans les bras l'un de l'autre en tremblant.

— Un peu de dignité ! leur dit sèchement Mendoza.

Tous s'apprêtent à recevoir le coup final. Mais soudain, un Olmèque s'effondre, transpercé par une flèche.

— Winaccocha ! s'écrie Maina.

Une pluie de flèches s'abat sur les Olmèques et chacune d'entre elles fait mouche. Esteban et ses amis sont sauvés grâce à l'intervention de Winaccocha, le fiancé de Maina, qui est aussi le chef d'un village maya où Maina se propose de conduire ses nouveaux amis.

Quel contraste entre ce village et l'horrible base des

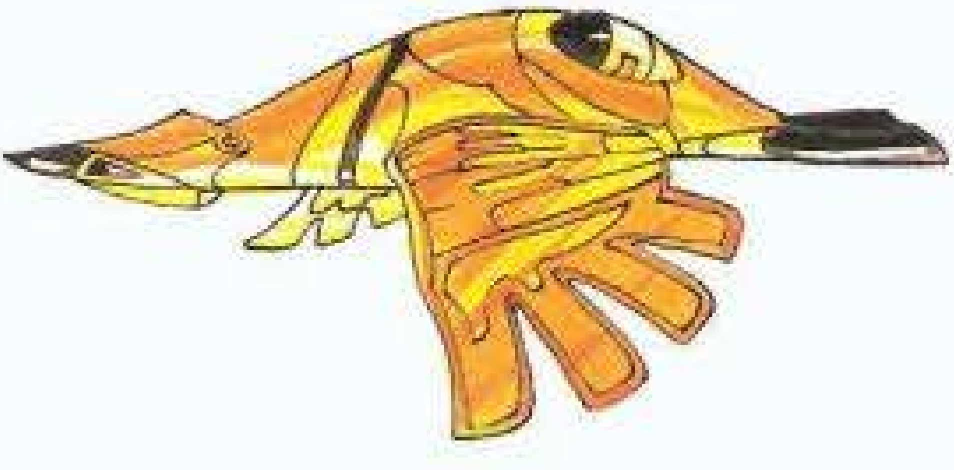
Olmèques ! Ici, tout n'est que verdure, douceur, maisons blanches aux toits de chaume…

— C'est grâce à mon père que nous réussissons à survivre malgré les Olmèques, leur dit Maina. Enfin, mon père… Mon père adoptif ! Il est arrivé ici il y a cinq ans et comme je n'avais plus de parents, il m'a élevée comme sa fille. D'ailleurs, il paraît que je lui rappelle une fille qu'il a perdue autrefois.

Hélas, le répit d'Esteban et de ses amis sera de courte durée car les Olmèques, furieux d'avoir été défaits par Winaccocha, se préparent à attaquer le village. Et ils sont si nombreux face aux villageois mayas !

— Allons chercher le grand Condor ! décide Esteban. C'est le seul moyen de sauver les Mayas.

Au plus fort de la bataille, Esteban, Tao et Zia réussissent à s'enfuir et à atteindre le grand Condor. Sans perdre un instant, ils sautent à son bord, Esteban se met aux commandes et ils foncent en plongée vers les Olmèques. Ceux-ci, terrifiés par cet étrange engin, se dispersent. Le père adoptif de Maina, déjà affaibli par la maladie, a été blessé au cours du combat et il est en train de mourir.



Zia s'approche de Maina et se fige en apercevant les traits de l'homme qu'elle soutient. Celui-ci ouvre à demi les yeux et se fige à son tour.

— Zia ! murmure-t-il.

Zia tombe à genoux.

— Papa ! s'écrie-t-elle.

Son père lui prend la main et d'une voix faible lui dit :

— Ecoute-moi, Zia. Je sais où se trouve l'entrée de la cité d'or, juste à l'intersection des deux diagonales qui partent l'une des trois ruines et l'autre du bouclier fumant. Là est conservée une force terrible, le « grand héritage ». Les Olmèques ne doivent pas s'en emparer. Ils croient que, grâce à elle, ils pourront ressusciter leurs morts et gagner la vie éternelle. Mais ils ne sauront pas s'en servir et provoqueront le plus terrible cataclysme de tous les

temps. Un cataclysme qui détruira la terre. Promets-moi de les en empêcher !

Zia promet et son père, apaisé, s'éteint. Alors Esteban, se souvenant de son chagrin à la mort du père Rodriguez, entoure de son bras les épaules de Zia, espérant ainsi lui apporter un peu de réconfort. Mais en dépit de sa peine, Zia redresse la tête.

— Il faut combattre les Olmèques ! dit-elle, fidèle à la promesse qu'elle vient de faire à son père.

Combattre les Olmèques ! Cela signifie bientôt pour Esteban s'engager dans un terrible combat aérien, car les hommes du bouclier fumant, eux aussi, disposent d'une machine volante, une machine redoutable, capable de tout brûler sur son passage. Esteban a beau être devenu un habile pilote, il finit par être éjecté du condor avec ses deux amis. Tao parvient à se raccrocher à la tour volante des Olmèques, mais Esteban et Zia tombent en un vertigineux tourbillon.

— Ils vont s'écraser à terre ! pense Tao.

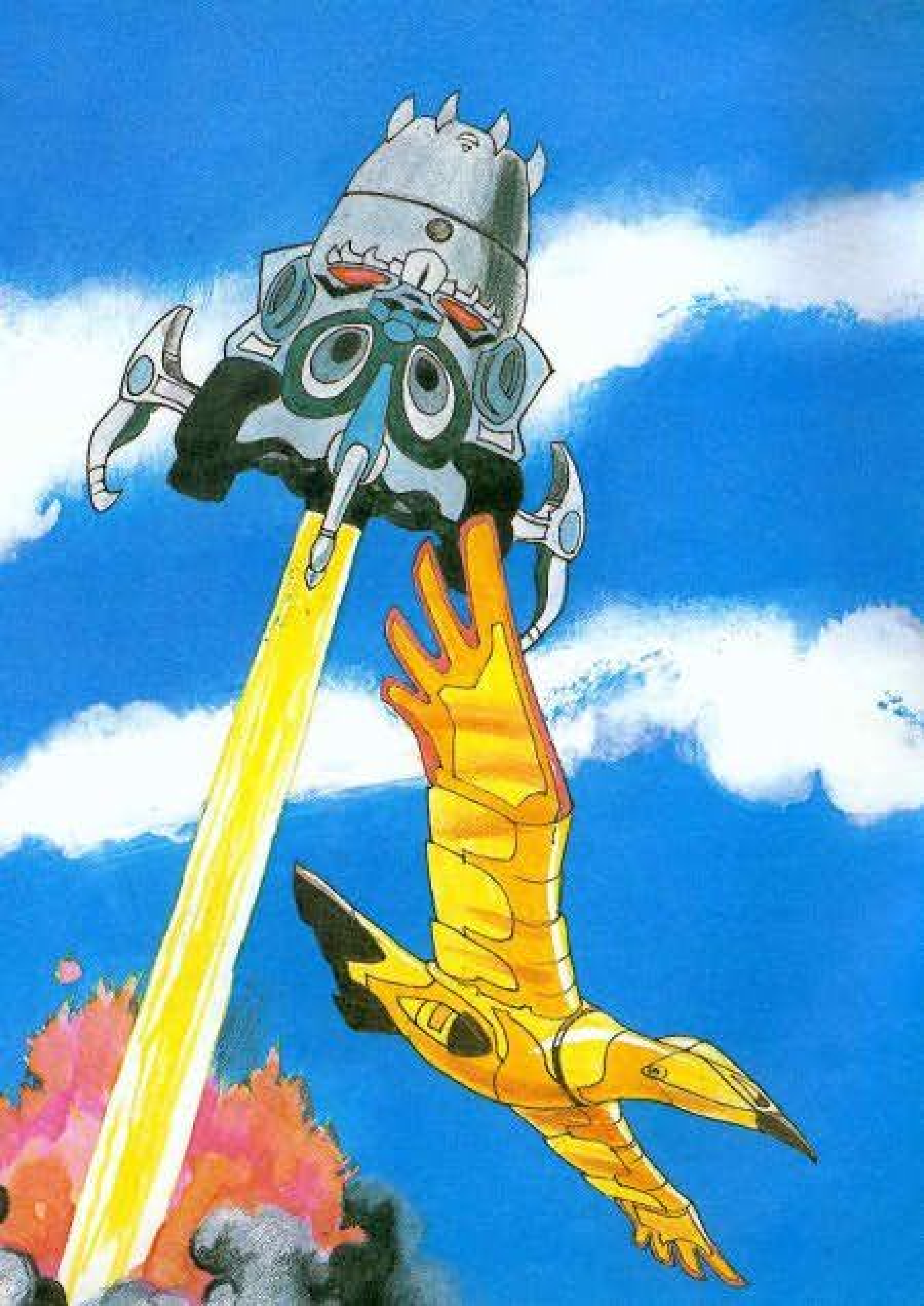
Mais, par chance, une rafale de vent les entraîne vers un lac où ils sombrent. Légèrement assommé par le choc, Esteban revient vite à la surface. Mais Zia, évanouie, est en train de se noyer. Courageusement, Esteban plonge et ramène Zia à l'air libre.

— Ne t'en fais pas, on s'en sortira, répète-t-il à Zia toujours inconsciente tandis qu'il nage vers la rive en s'affaiblissant de plus en plus.

Soudain, un vertige le saisit et il perd à son tour connaissance. Quand il revient à lui, il aperçoit un homme dont le visage est couvert d'un masque d'or.

— Qui êtes-vous ? demande Esteban.

— Je suis le gardien de la cité d'or. Je vous attendais.



Vous êtes tous deux en possession des clés qui ouvrent la porte de la cité. Mais vous êtes libres de l'ouvrir ou de la laisser fermée.

Tandis que l'homme leur tient ces propos, la capsule volante des Olmèques se profile à l'horizon. Que faire ? Ouvrir, ne pas ouvrir ? Mais les Olmèques détiennent un argument décisif pour convaincre Esteban et Zia : Tao. S'ils laissent la cité fermée, ils tueront Tao. Alors, Esteban et Zia, devant tous, révèlent la cité d'or. Et ce que le père de Zia redoutait se produit, les Olmèques s'emparent du « grand héritage » tandis que le vase de Tao irradie plus fort qu'il ne l'a jamais fait.

— Tout est perdu ! gémit Zia.

— Ne craignez rien ! réplique le gardien en se lançant à la poursuite des Olmèques.

Arrivés à leur base, les Olmèques introduisent le « grand héritage » dans la colonne de lumière et de cristal. La colonne prend alors des couleurs de feu, tremble et toute la terre tremble avec elle. Mais le gardien de la cité d'or est parvenu à son tour au bouclier fumant. Plongeant à l'intérieur de la colonne, dans un sacrifice suprême, il en ôte le grand héritage… et la base des Olmèques explose, mais la terre est sauvée.

— Quel courage ! murmure Esteban.

Mendoza approuve de la tête. De toute sa vie, il n'a rencontré qu'un seul homme aussi courageux, et c'était le

père d'Esteban. Mais il n'en dira rien car il ne veut pas attrister le petit garçon qui, lui tendant la main, lui fait une proposition :

— Je vais continuer mon voyage à bord du grand Condor. Et puis un jour, qui sait, on se retrouvera peut-être... à Barcelone, dans cette taverne où tout a commencé.

LES MYSTERIEUSES CITES D'OR

Esteban est un petit garçon qui vit à Barcelone au temps des conquistadores. Il a le don de faire briller le soleil mais il est aussi né dans un pays où l'or est partout. Voilà qui intéresse des Espagnols cupides attirés par les fabuleuses richesses des Incas. Esteban va devenir leur otage et vivre de périlleuses aventures...

Illustration : Anne Leduc

4294-4
004400

ISBN 2-7242-1852-3

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 0 ...